

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 15 Septembre 1862.

No. 18

SOMMAIRE.—Chronique.—Les rues à Montréal.—Le Cercle Littéraire.—Réimpression de la romance—“ L'Exilé.” —Chronique Musicale.—XII Etude Littéraire : Chateaubriand et la critique, par M. de Loménie, du *Correspondant*.—Feuilleton : Un projet d'Avenir, par Auna Ediane, (suite).—Un peu de tout : *Le Lancier*.—Musique : *Murguierite ferme les yeux*, Romance, par M. le Baron de St. Priest.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Nous avons vu ces jours derniers, le grand tableau du jugement dernier de Cornelius, copié par M. Heldt, le décorateur habile de l'Hôtel Dieu; nous savons que cette belle page va être exposée, encore une fois, dans la ville et nous croyons devoir en dire quelques mots à nos lecteurs.

Cornelius est l'un des plus grands peintres

des temps modernes; en Allemagne on le regarde comme occupant la première place avec Overbeck.

Ces deux peintres se sont placés tous les deux à la tête de cette révolution dans les arts, qui nous ont valu tant de belles compositions religieuses.

Ces noms ne sont pas inconnus ici et on a pu juger déjà du talent de ces grands peintres. Ainsi cette grande quantité d'images de piété, qui nous arrivent chaque année d'Allemagne et qui ont un caractère si particulier de sainteté et de pureté sont dues à des élèves des deux grands peintres allemands Cornelius et Overbeck, qui travaillent d'après les dessins et les tableaux de leurs maîtres et toujours suivant leur direction.

Tout le monde connaît ces produits de l'art

allemand qui forment maintenant, quoique sous un petit format, une collection magnifique.

Que de belles figures de saints et d'apôtres, quelles pures et saintes représentations de la Vierge Marie, comme tout cela est plein d'innocence, de pureté, de recueillement et d'expression céleste !

En voyant ces pieuses reproductions, l'âme s'élève, se purifie, oublie la terre, et sent quelle entre dans un monde nouveau, plus pur, plus noble, tout céleste et divin.

C'est donc avec une grande confiance que l'on peut s'attendre à trouver dans le tableau du jugement dernier de Cornelius, une page vraiment sainte, vraiment pieuse et chrétienne.

Dans bien des tableaux du temps passé, on remarquait principalement deux défauts, choquants pour les admirateurs de l'art religieux.

Certaines peintures comme celles du temps du moyen-âge avaient, il est vrai, l'expression chrétienne, le sentiment élevé : tout dans les figures, les attitudes parlait à l'âme et représentait admirablement la pensée spiritualiste et chrétienne ; mais en même temps que de défauts d'exécution on avait à regretter, que de fautes essentielles de dessin, de coloris, de perspective, fautes qui éloignaient du premier abord ceux qui recherchent la forme plutôt que l'idée, la beauté extérieure plutôt que la beauté d'expression, enfin l'élément matériel plutôt que le sentiment.

Dans d'autres tableaux religieux, c'était le défaut contraire qui prévalait ; il n'y avait pas autant à dire contre l'exactitude des lignes et des contours, la perspective était soigneusement observée, le coloris était savant et habile, l'ensemble du tableau présentait un coup-d'œil plus agréable et plus flatteur, la composition était bien disposée, les mouvements variés, naturels, aisés, sans raideur et sans monotonie ; mais l'expression religieuse ou était-elle ? mais le sentiment chrétien qu'était-il devenu ? les figures étaient toutes mondaines et sans aucun rapport avec le sujet, les attitudes sans gravité et sans modestie, les costumes plus ou moins inconvenants, enfin l'ensemble présentait toujours quelque chose de heurté, de violent qui pouvait convenir à quelque scène mythologique ou profane, mais qui assurément était souverainement déplacé dans une représentation pieuse.

Voilà les défauts de l'ancienne peinture religieuse. Du moins en général, car nous devons faire une exception pour les peintres de génies qui sont complètement sans reproche sous l'un et l'autre de ces rapports.

Dans l'une des écoles, celle du moyen-âge, assez de piété mais pas assez d'art ni d'exactitude ; dans l'école qui l'a suivi, beaucoup plus de science, mais point de piété, point de re-

cueillement, aucune idée de sainteté, de foi, de vertu. Des figures vulgaires, mondaines, des attitudes plus que profanes, une affectation de costumes inconvenants, rien enfin qui put rappeler les idées saintes, élevées, pures de la religion.

Tels étaient les grands défauts que l'art religieux moderne a cherché à combattre.

Nous n'avons pas, il est vrai, de grands génies à admirer, comme aux grandes époques du XVe et du XVIe siècles, qui malgré leurs imperfections resteront toujours les maîtres insurpassables de l'art.

Mais des hommes d'un très-grand talent ont cherché à allier ce qu'il y avait de vraiment beau dans les anciennes écoles, l'école religieuse du moyen-âge et l'école profane de la renaissance.

Et en faisant cela d'ailleurs, ils n'ont eu qu'à suivre les traces des grands maîtres du commencement de la renaissance qui avaient cherché eux-mêmes à résoudre ce difficile problème.

Parmi ceux qui se sont le plus signalés dans cette voie, on cite donc maintenant au premier rang Cornelius, et nous croyons que c'est vraiment une bonne fortune pour la ville de Montréal que de pouvoir contempler l'une des plus belles œuvres du grand peintre.

Après ce préambule passons à la description du tableau dont nous avons à nous occuper ici.

JUGEMENT DERNIER DE CORNELIUS.

Ce tableau a été exécuté dans la capitale de la Bavière, à Munich, dans l'église de St. Louis et il occupe le fond de l'une des arcades de l'église.

Il a près de 36 pieds d'élévation sur 22 pieds de largeur, et il renferme plusieurs centaines de personnages.

Le sujet se divise en trois parties ; au sommet le ciel ; vers la base les antres ouverts de l'enfer ; et enfin l'espace intermédiaire est occupé d'un côté par les élus qui s'élèvent vers le séjour du bonheur, et de l'autre par les damnés qui sont précipités dans les ténèbres extérieures.

Le ciel occupe un tiers de la superficie environ, et dans cet espace de 20 pieds sur quinze, sont disposés avec talent, les principaux personnages qui occupent la cour céleste.

Le Christ est au milieu sur son trône, les bras élevés au centre de l'assemblée des saints, d'une main il bénit, de l'autre il repousse ceux qui se sont déclarés ses ennemis.

A droite et à gauche, l'on voit l'assistance glorieuse des Apôtres et des saints ; sur la tête du Sauveur les St. Anges forment une couronne de triomphe, portant dans leurs mains des palmes de victoires, ou les instruments du supplice héroïque des saints martyrs.

En même temps, aux pieds du Sauveur, l'on voit d'un côté la Ste. Vierge Marie, de l'autre le grand saint Jean Baptiste, implorant pour les pécheurs, tandis qu'au dessous d'eux un autre groupe magnifique d'AnGES termine de la manière la plus dramatique et la plus saisissante cette belle représentation du ciel.

Ceci n'est que le tiers du tableau, mais mérite déjà une attention particulière.

Rien n'est plus beau que la disposition de cette première partie du tableau, rien de plus digne d'un pareil sujet.

N. S. est plein de noblesse, de grandeur et de dignité, il trône véritablement comme le Roi des rois tandis que les regards de tous les personnages, de cette immense toile viennent converger vers lui.

Les AnGES le bénissent, le louent et semblent l'acclamer, les Apôtres et les saints le remercient de toute l'effusion de leur âme ; les élus montent vers lui avec des regards pleins de désirs et de saints empressements.

Les misérables damnés contemplant la beauté adorable et s'en éloignent avec tous les signes du plus affreux et du plus navrant désespoir.

Les apôtres trônent autour du sauveur avec une dignité sainte et un calme et une quiétude célestes ; on respire en contemplant l'expression de ces visages majestueux, une douceur et une paix qui élèvent l'âme au-dessus du monde et lui font comprendre les splendeurs et les délices du séjour de la gloire et de la sainteté.

Marie supplie avec des regards pleins d'amour son divin fils : St. Jean Baptiste semble rappeler au Sauveur avec énergie les titres qu'il a d'être écouté.

Enfin l'on a beaucoup à admirer dans les groupes des AnGES ; les uns occupent le sommet du tableau et portent les palmes de la victoire, et d'autres sont aux pieds de N. S. presqu'au centre du tableau, sonnante les trompettes redoutables du dernier appel, tandis qu'au milieu d'eux un Ange assis sur un trône ouvre le livre de la vie, ce livre terrible où tout est écrit, où tout doit apparaître.

Cet ensemble est magnifique, saisissant, plein d'une impression profonde, conforme aux saintes traditions, sans confusion malgré le nombre et les différentes expressions des groupes et des personnages.

Un coloris lumineux et brillant sert à faire ressortir cette partie du tableau et exprime bien la gloire de ceux qui doivent resplendir comme des astres lumineux dans le séjour de la félicité éternelle.

Mais cette lumière n'a rien de morne ni de blafard comme la représentation ordinaire du ciel, et la clarté est habilement réfléchie par

les vêtements glorieux des habitants de la cour céleste.

Maintenant arrivant à la seconde partie du tableau, nous devons dire qu'il y a tant de groupes différents, que notre description semblera forcément indiquer un ensemble confus ou embrouillé à cause de la multiplicité même du sujet ; mais nous pouvons assurer qu'il n'en est rien, la composition est si bien disposée, et si bien ordonnée que l'unité la plus complète existe entre tous ces personnages d'attitude et d'aspects si divers ; d'un côté, nous voyons les AnGES libérateurs avec les élus, de l'autre les démons avec les damnés qu'ils entraînent vers l'enfer.

L'ensemble est rempli d'une vie, d'un mouvement, d'une animation qui, au premier coup d'œil, remplit le spectateur de stupeur et d'étonnement, mais ensuite son œil saisit un ensemble qui l'émeut profondément, tandis qu'il découvre à chaque personnage une expression diverse et dans chaque groupe une pensée différente propre à représenter les circonstances principales du dernier jugement.

Au milieu de la scène, entre le ciel et la terre, à mi-chemin entre les abîmes et le séjour du bonheur, entre les élus qui sont à la droite et la foule des damnés qui sont à sa gauche paraît terrible, imposante la figure majestueuse de l'Archange St. Michel, il est armé de toutes pièces, et tient son bouclier d'une main et son glaive de l'autre.

Il opère d'un seul geste, mais d'un geste redoutable et effrayant avec son épée qui flamboie comme son regard, il opère la séparation irrévocable des bons et des méchants, des élus et des reprobés, du bon grain et de l'ivraie.

A sa droite l'on voit des bons AnGES qui éveillent les âmes du sommeil du tombeau, on en voit d'autres qui avec leurs armes arrachent des élus aux efforts acharnés des démons, tandis qu'au dessus d'autres esprits célestes s'élèvent avec des âmes bienheureuses qu'ils conduisent au ciel.

Ah ! comme ces figures sont heureuses ! comme elles sont tournées avec ravissement avec extase, vers le ciel qui apparaît déjà ouvert à leurs regards ! plus haut encore en contemple un spectacle ravissant, imprévu et charmant, ce sont les SS. AnGES gardiens des âmes qui descendent du ciel pour aller au-devant d'elles et qui les rencontrent à mi-chemin ; avec quelle joie est accueillie cette rencontre, à quelles saintes expressions de reconnaissance, donne-t-elle lieu ! voilà ce que le peintre a su rendre avec une variété et une force d'expression dignes d'admiration.

Entre ces groupes il y en a un qui attire la sympathie, un jeune homme dans la fleur de l'âge rencontre sa fiancée—quelle mort les a séparés ? c'est sans doute quelque triste et

funèbre histoire; mais dans le ciel il n'est plus de larmes, tout est oublié; dans quelle expression de bonheur se reconnaissent-ils, saintement agenouillés aux pieds de l'ange qui va les conduire au Seigneur.

Or, ce dont nous avons parlé n'est encore que la moitié de la seconde partie du tableau. Maintenant nous avons à contempler la peinture effrayante de la réprobation des méchants, de la rage des démons, des abîmes et des flammes de l'enfer.

Sous la main du Seigneur qui lance sa malédiction, une foule immense d'infortunés repoussée du séjour de gloire tombe en gémissant vers l'abîme; ces fronts frappés de la foudre s'abaissent sous le coup qui les accable; quelques âmes malheureuses semblent malgré la terrible sentence: vouloir revenir aux pieds du Souverain juge, mais elles sont saisies, enlacées par les esprits de l'enfer qui se jettent sur elles et les entraînent avec une rage effrayante vers les abîmes entrouverts.

Aux portes de l'inférieure demeure est assis Satan entouré des ministres de sa colère, Satan assis sur un trône de feu, tenant à la main un sceptre composé de serpents, dont il flagelle les réprouvés à mesure qu'ils passent près de lui.

Devant lui, l'on voit le spectacle effrayant de pauvres âmes qui gémissent, sanglotent et se tordent de douleur et de désespoir à ses pieds.

L'un de ces personnages exprime le dernier degré auquel puisse arriver la douleur humaine—ses yeux sont gonflés et tout enflammés de larmes, ses joues sont comme meurtries et labourées par les pleurs qui ruissellent, tout son corps semble palpiter et frémir d'épouvante, son regard est fixé sur le maître du mal avec une expression de désespoir, d'angoisse frayeur, qui révèle tous les mystères de la réprobation: à côté une pauvre créature se tord les mains de douleur, un peu plus loin près du trône infernal deux figures vêtues de vêtements sombres et austères fixent les yeux sur le prince des ténèbres avec un sentiment de surprise de stupéfaction dont aucune parole ne peut donner l'idée. Quelles sont ces âmes? Ceci est un des mystères de la mort qui en referme bien d'autres—ce sont sans doute des âmes qui se sont trompées elles-mêmes pendant le cours de leur vie et jusqu'au dernier moment, et qui ont suivi ce chemin dont parle la Ste. Ecriture, *ce chemin qui paraît droit mais qui conduit à la mort*: c'est du moins ce que l'on peut penser.

Enfin, au bas du tableau est l'entrée de l'enfer, c'est là qu'a lieu la dernière lutte des Démons avec les réprouvés, jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans l'abîme.

Ici se présente entr'autres incidents, une triste épisode de ce terrible spectacle, un groupe de jeunes filles sont près d'être précipitées;

elles sont couchées éperdues près des flammes; ah! quelle expression de douleur, d'abattement! que de tristes regrets ces pauvres âmes échangent-elles entr'elles dans ce moment suprême! on peut le deviner à l'abattement de leur attitude, à la douleur qui pénètre leurs traits délicats et jeunes.

Quel triste et effrayant réveil pour ceux dont la vie aura été renfermée dans les illusions et le rêve de la jeunesse! Cet épisode seul remplit l'âme de l'émotion la plus profonde et quand l'on a déjà tout contemplé, tout considéré pendant même un long temps, on a de la peine à se détacher de ces pauvres victimes de la légèreté et de la folie mondaines.

Tel est le tableau de Cornelius, tel apparaît-il au fond des arcades de l'Eglise St. Louis à Munich, encadré par la richesse du style le plus pur d'une Eglise du XIII^e siècle, dans le recueillement et dans le silence du sanctuaire.

Après l'avoir décrit et avoir montré le mérite de sa conception et de sa composition, il faudrait encore parler du mérite de l'exécution; Cornelius est un dessinateur du premier ordre et l'on voit qu'il a étudié les grands maîtres.

Les personnages sont dignes, graves et majestueux: de plus, le coloris général de la copie que nous avons sous les yeux est satisfaisant, il n'est pas des plus éclatants, mais il a ce ton calme et doux qui convient aux sujets religieux et principalement aux morceaux qui doivent être encadrés au milieu des lignes architecturales de l'Eglise.

Outre la dignité et la noblesse des personnages, ce que nous avons encore à remarquer, c'est la beauté des draperies, et la modestie et la réserve que le peintre a observées dans la distribution de ses costumes, il a évité avec soin le défaut de certains peintres, qui ont prétendu édifier leurs admirateurs, avec une légèreté et une crudité de costumes que l'on n'a jamais pratiquées nulle part, même dans les pays les moins civilisés.

Cornelius a complètement évité ce défaut et il s'en est tiré à son honneur en multipliant ces draperies qu'il sait exécuter avec un talent consommé.

M. de Montalembert a souvent proclamé le talent de Cornelius; M. Hippolyte Fortoul mort dernièrement ministre de l'instruction publique, lui a consacré plusieurs chapitres dans son livre *sur l'art en Allemagne*, et fait le plus grand éloge de ses œuvres.

La copie de ce beau tableau a coûté plusieurs années de travail à M. Heldt; elle est vraiment remarquable et montre un rare talent pour la peinture de décoration religieuse.

C'est une belle occasion pour ceux qui aiment les arts que de venir contempler cette belle

reproduction de l'un des chefs-d'œuvres de la peinture religieuse moderne.

Enfin, nous pensons que ce serait une précieuse acquisition pour une Eglise, car le prix demandé n'est pas trop élevé et assurément la même surface exécutée en boiseries ou en vitraux dans l'intérieur d'une Eglise coûterait plus cher.

Montréal augmente avec une rapidité étonnante; tous les ans il s'y fait des centaines de constructions; on perce de nouvelles rues; on élargit les anciennes; on crée des parcs; on assainit des terrains bas; on plante des arbres; et rien ne reste en arrière: pas même les taxes, pas même la dette municipale qui va bon train et se porte à merveille.

Ce n'est pas l'*Echo* qui s'en plaindra, puisque les grands journaux qui se disent politiques, n'en soufflent mot: cependant, nous avons, en faveur de l'Histoire, une petite réclamation à faire; ici, nous sommes sur notre terrain.

Pourquoi les Conseillers de la ville ne donnent-ils pas à quelques unes des rues nouvelles les noms des fondateurs glorieux de Ville-Marie, ou des gouverneurs et hommes illustres du Canada?

Vous chercherez la rue de Maisonneuve, Olier, Talon, d'Iberville, Vandreuil, etc.; et vous trouverez la rue Craig, la Place Dalhousie, —que les canadiens appellent toujours—*La Citadelle*, —la rue Sherbrooke, la rue Dorchester, la rue Molson.....

On a suivi au Conseil de Ville le système adopté depuis un temps immémorial par le Ministère des Terres de la Couronne, où, pour baptiser les nouveaux townships, on achève d'épuiser le catalogue des noms de tous lieux qui, en Angleterre, portent un nom: on en est réduit aujourd'hui à appeler un township, township de Kars (en mémoire probablement du théâtre des exploits du Général Williams); un autre prend le nom de celui qui l'a arpenté; jusqu'au secrétaire de l'ex-Gouverneur Head qui se nomme comme un township, ou *vice-versa*.

N'est-il pas déplorable de voir l'ignorance ou le mépris de l'Histoire du Canada porté si loin, tandis que noms pages fourmillent de noms illustres, et même de beaux noms français nullement difficiles à prononcer pour des gens qui disent Bixborough, Hinchinbrooke, Gayhurst, Halifax South, Hunterstown, Kilkenny, Abercromby, Lingwick, Bulstrode, sans rien se défaire dans la mâchoire. Notez, s'il vous plaît, que cette dernière série de noms harmonieux désigne tous des townships voisins des vieilles paroisses.

A Québec, on est plus canadien et mieux inspiré que nous à ce sujet. Il n'y a pas jus-

qu'à l'ancienne division française de Montréal en faubourgs que nous regrettions quelque fois.

Ainsi donc, nous espérons que le petit nombre de fidèles que l'Histoire Canadienne et la langue française comptent au Conseil de Ville, prendront cette noble cause en mains et lui feront emporter, nous l'espérons, maint triomphe. C'est ici ou jamais l'occasion de disputer le terrain pied par pied, rue par rue.

Monsieur le Supérieur du Séminaire honorera de sa présence les membres du Cercle Littéraire, à leur réunion de samedi prochain.

Tous les membres sont invités de s'y trouver.

La jolie romance intitulée: *L'Exilé*, que l'*Echo* a publiée il y a quelque temps à la demande d'une foule de personnes, vient d'être réimprimée et mise en vente à Montréal par la maison Boucher et Manseau, à Québec, par la maison E. Larue et Cie., rue St. Jean, faubourg St. Jean.

La typographie fait honneur à l'établissement déjà si avantageusement connu de M. Eusèbe Sénécal.

Nous invitons les amateurs d'une jolie romance à se hâter d'acheter *L'Exilé*, vu que le tirage a été assez restreint.

CHRONIQUE MUSICALE.

Hélas! les vacances sont terminées; il faut à présent reprendre ses livres; il m'est imposé de me mettre au piano, et d'étudier mes exercices! J'étais si bien chez mes parents; mes frères, mes sœurs, mes amis, tous enfin m'entouraient et, à cette heure, il me faut ne songer qu'à l'étude! Ah! que la vie est triste! —Voilà bien le langage de l'élève, en ce moment, de cette élève qui, il y a si peu de jours, se distrait au milieu de sa famille.

Et moi, cher lecteur, ne me plaindrez-vous pas en sachant qu'un mien ami, mon cher Cœcilius, m'a demandé d'écrire cette chronique? Que dis-je; c'est moi qui doit vous plaindre de lire ma littérature, tandis que Cœcilius vous en offre de si spirituelles, de ces jolies chroniques si bien appropriées aux événements qui charment les oreilles montréalistes!

Imaginez, chers lecteurs, que pour m'inspirer tant soit peu, je, me suis vu obligé de me rendre à St. Lambert. Là, entouré de chars, de brouettes, de plusieurs centaines de cordes de bois, dont je ne ferais nullement fi si le Grand Tronc m'en octroyait quelques unes sans faire tort aux actionnaires, je me suis convaincu que le Pont Victoria était un chef-d'œuvre d'art; de plus,

J'ai remarqué pour la centième fois que le St. Laurent offrait une eau verte et limpide dans laquelle les plus beaux yeux pouvaient facilement se mirer. Mais, mon Dieu ! sur ce qu'ai si gai naguère, pas une jeune fille, pas une jeunesse qui se récréait dans de joyeux ébats ! Quelle en est donc la cause ? Ne la devinez-vous pas ? C'est que la rentrée des élèves dans les couvents, dans les pensionnats, a enlevé à ces belles rives toutes la partie la plus gracieuse du genre humain.

Remarquons que malgré les regrets si naturels que témoignent ces jeunes enfants, le travail ne leur est pas un fardeau, et qu'elles se remettent promptement à l'ouvrage. Elles ont si bien la conscience de leur devoir qu'elles ont l'air radieux à la vue de leurs bonnes maîtresses qu'elles embrassent tendrement à leur arrivée. Et en effet, que faut-il à des cœurs aussi candides à des âmes aussi pures ? c'est le modèle des vertus, l'exemple de l'ordre qui règne dans tous ces établissements religieux, la régularité du travail qui habitue l'élève à savoir compter le temps et à le mettre à profit en étudiant avec méthode.

Nous aimerions être certain que la musique, cette branche de l'éducation d'une jeune fille, sera enseignée partout avec méthode et que la routine est pour toujours bannie de toutes les maisons d'enseignements. La routine peut produire que de tristes *croque-sol* ou *croque-notes*, ad libitum. Puisque les classes sont faites avec des livres qui reçoivent la sanction d'un comité supérieur, pourquoi les chefs d'institution n'exigeraient-ils pas que le professeur de musique enseignât avec méthode afin que les élèves profitassent des leçons et n'aient plus l'air de savoir fort bien jouer du piano, tandis que nous rencontrons journellement des élèves qui sont incapables de lire une note de musique. Et du reste, les parents s'aperçoivent bien aujourd'hui que quelques musiciens qui prennent le titre de professeur ont abusé de leur crédulité. Les pères et les mères ont un contrôle facile à exercer sur le maître c'est de prendre la méthode et de questionner l'enfant ; si l'élève ne peut répondre, c'est que le maître ne lui a peu appris les éléments de la musique.

L'événement du jour est le projet d'association de M. Craig, facteur de piano, à Montréal. Cette idée est une heureuse conception et nous félicitons sincèrement son auteur de l'initiative qu'il a prise dans cette circonstance. De plus, il nous semble que cette entreprise ne peut-être placée en de meilleures mains : nous avons toujours été frappé de la résignation, de la patience qui distinguent le caractère de cet habile facteur et aussi de la modestie qu'il met dans son action. C'est à lui seul qu'il doit d'avoir le dessus dans ses affaires ; il ne s'est

jamais découragé dans les moments les plus critiques, espérant sans doute trouver des jours meilleurs. En effet, il reçoit aujourd'hui la récompense de ses pénibles travaux ; des citoyens respectables ont entrepris de favoriser son projet d'association qui nous paraît assis sur des bases si solides que quelques semaines suffiront pour en faire connaître publiquement tous les avantages. Nous pensons que M. Craig ferait bien de nommer de suite un comité de direction qui pourrait dès à présent répondre à toutes les demandes du public. Jusqu'à cette heure, cette affaire est presque restée à l'état d'entreprise privée, ou plutôt quelques personnes ont pensé que quelques mots avaient suffi pour offrir matière à causer. Non, le projet est sérieux, et d'autant plus intéressant qu'il offre un nouveau placement aux capitaux inactifs et encore mieux aux petites économies de l'humble ouvrier sans exclure les encouragements monétaires des capitalistes de la cité.

En dernière analyse, la sécurité dans les affaires de ce genre doit être représentée par celui à qui appartient l'idée du projet. Or, M. Craig est si honorablement connu, sa conduite a toujours été si franche, si loyale, il a montré si fréquemment une grande libéralité dans ses transactions commerciales, que cette nouvelle société offre les garanties les plus sérieuses et les plus durables.

Puisque l'industrie nous occupe en ce moment, parlons de l'excellent orgue construit par MM. Mitchell et Forté, pour la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Notre vénérable évêque à peine remis de sa grave maladie, a voulu en faire la bénédiction le mercredi, 10 de ce mois au milieu de plusieurs membre du clergé, parmi lesquels ont remarquait M. Trudeau, vicaire général de l'évêché de Montréal, M. Plamondon, chanoine, les R. P. Sacher, recteur du collège Ste. Marie, le R. P. Aubert, supérieur des Oblats ; Mgr. Bourget a dit une basse messe pendant laquelle M. Gustave Smith, organiste de l'Eglise St. Patrice, a fait entendre les sons de ce bel instrument. M. Smith avait été chargé par la supérieure de recevoir cet orgue. A cette occasion, M. Mitchell, le facteur, a été l'objet de remarques spéciales sur l'excellence de son orgue. Il est bien certain que la facture en est parfaite et que les sons nous ont semblé admirables. C'est un véritable succès qu'a remporté M. Mitchell, même d'autant plus éclatant que, nouveau dans son art, il a voulu prouver qu'il était à même de satisfaire toute personne qui aurait besoin de ses services. Nous devons même ajouter que M. Mitchell a agi avec délicatesse et libéralité pour la construction de cet orgue. Nous pensons donc que le clergé saura apprécier de si précieuses qualités

de la part d'un compatriote qui fait honneur à l'industrie canadienne.

Mais, puisque nous parlons de cet orgue, commençons une bonne et heureuse nouvelle. Le petit orgue qui était à l'Hôtel-Dieu a été placé temporairement, nous a-t-on dit, dans le sanctuaire de l'Eglise Paroissiale. Nous désirons que cette innovation soit comprise par la fabrique, car elle a pour effet de rendre généralement aux chantres un véritable service, tant pour le chant que pour l'ensemble des offices. De plus, cet orgue allège le service du grand orgue, donc les fonctions deviendront plus sérieuses par cela même que l'organiste aura le temps nécessaire pour faire valoir son bel instrument. L'orgue de la paroisse, construit par M. Warren est encore incomplet, mais tel que nous le trouvons, on y remarque d'excellents jeux. Ce que nous regrettons seulement de dire à son égard, c'est de blâmer fortement la manière dont il a été posé; il est impossible de voir un orgue placé dans de plus mauvaises conditions, que celui-là, et les dérangements qu'on y constate ne proviennent que de certains vices que nous signalerons prochainement dans un autre article. Quant à présent nous nous bornons à déclarer franchement que la place qui lui a été assignée est détestable sous tous les rapports.

Si les affaires ont périclité pendant quelque temps pour les marchands de musique, nous voyons avec plaisir que la rentrée des élèves a donné de l'activité à ce commerce. On peut dire que la maison Boucher et Manseau est en pleine prospérité. Ce succès tient au bon choix de musique qu'on trouve dans ce magasin et aussi aux prévenances des propriétaires. La diligence dans les affaires est un indice certain de la réussite des affaires; nous n'avons donc pas lieu d'être étonné des encouragements qu'on a donnés à cette maison canadienne.

Parmi les ouvrages d'instruction élémentaire de musique, qui se vendent chez MM. Boucher et Manseau, nous devons mentionner *l'Abécédaire Musical* écrit pour le pensionnat par M. Gustave Smith, qui, entre parenthèse, vient d'être nommé le seul professeur du Pensionnat des religieuses du Sacré-cœur. Ce livre est d'une interprétation facile et le prix si peu élevé de cette brochure ajoute encore au succès qu'il obtint l'année dernière. Nous croyons qu'il en reste maintenant bien peu de copies, mais nous sommes informés que M. Smith travaille en ce moment à un nouveau livre qui doit paraître pour la rentrée des classes de l'année prochaine. Cet ouvrage comprendra toutes les parties de l'art musical et pourra ainsi satisfaire tous les goûts.

N'oublions pas non plus de parler des magnifiques pianos que M. Laforce vend dans le magasin de musique de MM. Boucher et Manseau.

Nous préférons que les amateurs veuillent bien les visiter, car notre appréciation, pour prendre le titre de *réclame*, n'ajouterait pas à la supériorité qu'on leur a depuis longtemps accordée.

Partout nous croyons le progrès, dans les plus petites choses comme dans les grandes; espérons qu'il nous sera souvent donné de tenir nos lecteurs au courant du progrès de l'art musical, le seul qui nous intéresse.

DIERIX

ETUDE LITTÉRAIRE.

XII^e

CHATEAUBRIAND ET LA CRITIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Parmi les influences diverses qui agissent aujourd'hui dans un sens défavorable à la mémoire de Chateaubriand, il en est de générales qui s'exercent non-seulement sur lui, mais sur toutes les illustrations de son siècle, et il en est d'autres qui le concernent plus particulièrement. Etudions d'abord les premières.

M. Sainte-Beuve est incontestablement fondé en droit lorsque, s'emparant d'une phrase écrite en 1802 dans le *Génie du christianisme* et dirigée contre les auteurs du dix-huitième siècle, il la retourne contre M. de Chateaubriand lui-même et contre ses contemporains, et quand il répète après lui: "Il n'est plus temps de le dissimuler, les écrivains de notre âge ont été en général placés trop haut." Ceux de notre siècle sont en effet dans le même cas que ceux du siècle précédent: tous ont été surfaits, tous seront diminués, et M. de Chateaubriand, surfait comme eux, sera diminué comme eux. Mais dans quelle mesure? Là est la question. C'est à déterminer cette mesure que M. Sainte-Beuve emploie toute la sagacité de son esprit et toute la finesse de son goût; sans examiner encore si l'éminent critique n'a pas été quelquefois injuste, surtout dans les appréciations d'ordre moral, constatons seulement un fait évident, un fait que M. Sainte-Beuve doit reconnaître lui-même, c'est que les écrivains qui attachent avec raison une grande importance à ses jugements et qui sont le plus favorables à son ouvrage sur M. de Chateaubriand ont, en général, une tendance très-marquée à dépasser de beaucoup la sévérité du premier âge et à aggraver considérablement sa sentence par la traduction qu'ils en font. Le premier juge nous dit qu'il s'agit de substituer à l'égard de M. de Chateaubriand la *vraie critique*, la *critique judicieuse*, à la *dévotion*. Il se défend à plusieurs reprises de tout parti pris contre la gloire de cet homme illustre, et l'on vient de voir, par quelques exemples choisis parmi une foule de témoignages de même nature que nous avions sous les yeux, avec quelle facilité la rigueur plus ou moins mitigée et nuancée de M. Sainte-Beuve se transforme, sous la plume des critiques de seconde main, en un mépris très-net et très-accentué. N'y a-t-il pas déjà dans cette disposition générale des esprits un signe du temps qui vaut la peine qu'on s'y arrête?

Quand M. Sainte-Beuve nous dit que nous vivons dans un temps "où il n'y a presque pas de critique proprement dite, ou les critiques eux-mêmes se font

peuple et poussent à l'idole, à la statue," il a certainement raison; les choses se passent en effet ainsi tant qu'un homme illustre reste en possession de sa vie et de sa renommée. Tant qu'il peut servir ou nuire, l'éloge ou le blâme désintéressé n'existe pas pour lui. Il ne rencontre guère que des panégyristes dont les adulations lui tournent la tête, ou quelques ennemis déclarés dont les critiques ne lui servent de rien parce qu'il n'en tient nul compte. Mais il faut convenir aussi que, même dans le cas où il aurait ce bonheur assez rare de faire durer sa renommée autant que sa vie, la mort change terriblement sa situation.

Notre siècle, qui aime souvent à se distinguer du siècle précédent en se qualifiant avec un peu d'emphase *une époque de reconstruction*, semble jusqu'ici caractérisé avant tout par l'instabilité en tous genres. Tout s'y prend à l'essai, rien n'y tient, rien n'y dure; il y souffle un vent qui abat avec la même rapidité les gouvernements, les édifices et les réputations; notre siècle, à la vérité, construit ces trois choses presque aussi rapidement qu'il les détruit. Pour ne parler ici que des réputations, elles se font vite, s'exagèrent aisément et se défont de même; et, s'il s'en trouve quelques-unes qui aient eu ce rare privilège de se conserver pendant une longue vie, la mort les soumet à une épreuve plus rude qu'elle ne le fut à aucune autre époque, car le public de nos jours est remarquablement enclin à se fatiguer d'avoir porté longtemps le poids d'une renommée, si cette renommée est son ouvrage, et à se sentir reconnaissant pour quiconque cherche à le soulager de ce fardeau.

Que l'on compare ce qui se passe au sujet de Chateaubriand à ce qui se passait treize ans après la mort de Voltaire et de Rousseau. A quelque point de vue qu'on se place pour juger ces deux écrivains, le bien et le mal, le vrai et le faux, étaient certainement aussi mêlés dans leurs œuvres qu'ils peuvent l'être dans celles de Chateaubriand. Leur talent littéraire ne prêtait pas moins que le sien à la critique. Quant à leurs doctrines elles étaient à coup sûr aussi discutables que les siennes, elles n'étaient pas plus que les siennes à l'abri du reproche de scepticisme, d'inconséquence, de contradiction, et, dans ce qu'elles avaient de plus arrêté, elles s'attaquaient non-seulement à des mensonges et à des abus, mais aux sentiments ou aux institutions les plus nécessaires à la vie morale et sociale de l'humanité; toutes les faiblesses de leur caractère étaient complètement dévoilées; la correspondance du premier, les *Confessions* du second, les montraient à tous les yeux avec des qualités, mais aussi avec de très-grands et même de très-vilains défauts. Ils furent après leur mort vivement combattus, mais non moins vivement défendus, et aujourd'hui encore la mémoire de chacun d'eux, objet de nos disputes passionnées, nous rappelle, pour employer une expression heureuse de M. de Barante, "le cadavre de Patrocle, que se disputaient avec acharnement les Grecs et les Troyens." Comment se fait-il que la renommée de Chateaubriand n'éveille guère chez le public pris en masse qu'un sentiment d'indifférence, ou se distingue seulement un peu de curiosité pour les attaques dont elle peut être l'objet? Nous prévoyons sans peine que notre remarque va paraître bien dénuée d'intelligence à quelques-uns de ces grands esprits qui traitent de haut une gloire à laquelle se sont laissés prendre trois générations d'esprits faibles. Ces grands

esprits nous répondront que le public ne s'intéresse point à Chateaubriand et s'intéresse encore à Voltaire et à Rousseau, parce que ceux-ci représentent quelque chose, tandis que Chateaubriand ne représente rien; parce que ceux-ci sont des hommes de l'avenir, tandis que Chateaubriand est un homme du passé. A cette sentence fastueuse nous opposerons humblement deux objections. La première, c'est que si les questions d'art, de religion, de liberté, ne sont pas des questions éteintes, des questions du passé, Chateaubriand s'étant beaucoup et puissamment occupé, en bien ou en mal, de ces trois choses, il est permis de s'étonner que le public ne s'occupe un peu de sa mémoire que pour prêter une oreille, d'ailleurs fort distraite, à ceux qui la déprécient ou l'insultent.

La seconde, c'est que l'indifférence du public de nos jours pour les morts illustres qui ont ce désavantage d'avoir été par lui admirés et encensés vivants ne paraît pas se borner aux hommes du passé. Il est probable que ceux qui dédaignent Chateaubriand à ce titre sont disposés à considérer comme des hommes de l'avenir Béranger ou Laménais (celui-là du moins pour la seconde moitié de sa carrière). Eh bien, on ne voit pas que ces deux mémoires aient plus que celle de Chateaubriand le privilège d'intéresser vivement le public. Il nous semble au contraire, et nous le prouverons tout à l'heure, qu'après avoir reçu comme la sienne l'hommage suprême et retentissant qui accompagne les funérailles, elles sont tombées dans un délaissement plus grand encore, et que, pour eux comme pour lui, c'est l'attaque plus que la défense qui a le privilège de réveiller un peu l'attention.

Il va sans dire que, quand nous rapprochons du nom de Chateaubriand d'autres noms qui ont subi la même destinée que le sien, nous ne nous proposons nullement de plaider sans distinction en faveur de toutes les réputations de notre siècle, et de soutenir que la déchéance qui les frappe toutes également est également injuste. Nous voulons seulement constater une tendance qu'on ne saurait méconnaître chez les hommes de nos jours et qui consiste à aimer qu'on leur démontre que tout mort illustre, quel qu'il soit a usurpé pendant sa vie leur admiration et leur respect, que toute renommée est une affaire de chance ou d'intrigue, qu'aucun talent, aucun caractère, ne résiste à un examen sérieux. Si cette tendance coïncidait visiblement avec un notable progrès dans notre goût littéraire et une sévérité toujours croissante dans nos mœurs privées et publiques, il n'y aurait pas lieu de s'en effrayer, on pourrait, au contraire, s'en féliciter. Mais, s'il en était autrement, si la rigueur envers les morts était proportionnée au relâchement et à la complaisance entre vivants; si l'homme supérieur, en proie à la flatterie tant qu'il existe, devait être voué quand il n'est plus, non pas à la justice qui rend à chacun ce qui lui est dû, mais à la révolte éternelle de l'esprit d'envie et de dénigrement d'autant plus âpre à lui refuser tout respect qu'il aurait fait plus d'efforts pour l'obtenir, il faudrait alors admettre que Chateaubriand a eu raison lorsque, dans ses accès d'une misanthropie à la fois orgueilleuse et découragée, il a dit en mettant seulement à part Napoléon: "Je suis convaincu que nous nous évanouirons tous: premièrement, parce que nous n'avons pas en nous de quoi vivre; secondement, parce que le siècle dans lequel nous commençons ou finissons nos jours n'a pas lui-même de quoi nous

faire vivre. Des générations mutilées, épuisées, dédaigneuses, sans foi, vouées au néant qu'elles aiment, ne sauraient donner l'immortalité; elles n'ont aucune puissance pour créer une renommée."

Il faudrait se préparer à voir disparaître chez les intelligences douées de facultés supérieures, pour le bien comme pour le mal, cette préoccupation de l'avenir, qui est souvent l'unique religion qui leur reste, l'unique frein qui les retienne. Du moment où cette croyance en la postérité, professée même par Diderot, qui ne croyait pas en Dieu, serait absolument éteinte, l'homme habile et fort ne vivrait plus que pour donner satisfaction à ses appétits de domination, de richesse et de plaisir, et, pour employer une autre expression énergique de Chateaubriand, "il ne ferait pas plus de cas de sa mémoire que de son cadavre."

Mais, malgré les apparences, nous n'en sommes pas encore là. L'époque actuelle est, il est vrai, particulièrement rétive à l'admiration désintéressée des morts parce qu'elle est comme entraînée dans un tourbillon d'événements confus et de surprises qui ne lui laisse que le temps de s'occuper des vivants. Dans ce tourbillon, les vivants eux-mêmes, instruments fragiles de la Providence, s'usent sur un détail, ne durent qu'un jour et voient leur renommée mourir avant eux. Mais au delà du présent il y a l'avenir. Quel que soit cet avenir, il sera sans doute plus fixe que le temps actuel, puisque celui-ci est la mobilité même; et lorsque les hommes de cet avenir, en contemplant, d'un rivage quelconque, notre tumultueuse et incohérente versatilité, verront au milieu de tant d'ombres fugitives se dresser une réputation qui a pourtant duré un demi-siècle, il faudra bien qu'ils s'arrêtent devant elle, ne serait-ce que pour se demander comment elle a pu vivre si longtemps.

III.

Engagée aujourd'hui dans cette sorte de détroit orageux, au delà duquel s'ouvrent les vastes et pacifiques régions de la gloire, la renommée de Chateaubriand n'a pas seulement à lutter contre la résistance des vents qui souffrent sur toutes les autres renommées de son siècle. Si elle était moins solide, elle eût déjà sombré; car elle s'est engagée dans ce détroit avec une charge très-lourde d'inimitiés personnelles dont la fatalité ne lui a pas permis de s'alléger.

Ce fut certainement un malheur pour l'illustre écrivain qu'il ait été obligé de laisser publier ses *Mémoires* immédiatement après sa mort. Quiconque l'a approché sait que cette nécessité fut le tourment de ses derniers jours (1). Pour comprendre d'ailleurs combien sont naturels les vifs regrets qu'il exprime dans sa préface, d'avoir été contraint par sa pauvreté de livrer prématurément au public un ouvrage écrit pour l'avenir, il suffit de réfléchir que si l'extrême mais sincère ardeur de ses passions politiques ne lui laissait pas le sentiment

des injustices qu'il avait pu commettre, il avait trop de perspicacité pour se dissimuler que la rigueur de ses jugements à l'égard de beaucoup d'hommes considérables qui lui survivaient devait nécessairement faire éclater sur sa tombe à peine fermée les plus dures représailles.

Ce malheur fut aussi un tort, attendu qu'il est toujours malséant à un mort de parler des vivants avec la même liberté que s'ils étaient morts. Mais ce tort, qui ne porte guère que sur les trois derniers volumes de cet ouvrage, a été singulièrement exagéré (1). Dans le déchaînement des récriminations plus ou moins légitimes suscitées par ces trois derniers volumes, on a été jusqu'à articuler contre leur auteur le reproche de lâcheté; on oubliait d'abord que M. de Chateaubriand n'avait pas attendu d'être protégé par la tombe pour se livrer de tout temps envers ses adversaires politiques à de grandes violences de pensée et de langage, que ses articles de journaux sous la Restauration, que les pamphlets qu'il a publiés et signés sous le gouvernement de Juillet, ne diffèrent en rien par le ton des pages les plus amères et les plus injustement dédaigneuses de ses *Mémoires*. Même dans les cas, d'ailleurs assez rares, où l'auteur de cet ouvrage posthume dépasse la mesure des libertés qu'il prenait de son vivant, il faut encore peser, avant d'aller de le taxer de lâcheté, la question de savoir si la responsabilité personnelle à laquelle il échappe par sa mort, et le mal réparable qu'il peut faire à l'homme qui lui survit, égalemment le danger auquel il expose sa mémoire en s'attaquant à des vivants, et le mal beaucoup moins réparable qu'il aurait fait si ses injustices ne portaient que sur des morts. La solution de cette question dépend un peu du degré de préférence que chacun accorde soit à sa réputation sur son repos, soit à son repos sur sa réputation; mais, pour faire comprendre que les idées, en cette matière, peuvent être fort différentes, qu'on nous permette de citer un exemple.

Lorsque parut, en 1789, la seconde partie des *Confessions* de J. J. Rousseau, celle où il a le plus violemment attaqué un grand nombre de personnes avec qui il avait eu des relations; on disait à Grimm, qui s'y trouvait fort maltraité: "Il faut excuser Rousseau, car c'est bien malgré lui que cette publication a lieu de votre vivant: il avait expressément ordonné que cette partie des *Confessions* ne fût publiée que vingt-cinq ans après sa mort, espérant que les personnes dont il parlait mal ne seraient plus." Grimm répond: "C'est en cela que l'idée de Rousseau me paraît mille fois plus révoltante: n'est-ce pas ajouter à la plus noire perfidie la plus odieuse lâcheté? Si votre âme a besoin de haine et de vengeance, laissez du moins à ceux que vous voulez poursuivre le moyen de se défendre!" Ainsi, pour Grimm, la lâcheté de Rousseau consistait précisément à avoir voulu faire ce qu'on reproche comme une lâcheté à Chateaubriand de n'avoir pas fait.

Il n'en est pas moins vrai que, la majorité des humains préférant l'attaque qui n'atteint que leur réputation à celle qui trouble leur repos, le procédé, pour un auteur de *Mémoires*, le plus propre à satisfaire tout à la fois les convenances sociales qui veulent être respectées et les exigences de l'histoire qui demande la com-

(1) L'auteur des *Souvenirs sur Madame Recamier*, auquel on ne peut refuser l'avantage des informations sûres, affirme même qu'il ne consentit à mettre en gage, comme il dit, son cercueil, et à subir un sacrifice à la fois répugnant pour sa fierté et inquiétant pour sa renommée, que parce qu'il s'épouvanait de laisser sans ressources madame de Chateaubriand, qui semblait naturellement appelée à lui survivre; aussi fut-il stipulé dans l'acte de vente que la pension viagère de 12,000 fr. serait réversible sur la tête de madame de Chateaubriand.

(1) Quand nous parlons des trois derniers volumes de l'ancienne édition des *Mémoires d'outre-tombe*, nous excluons le douzième, qui ne contient que des documents sans importance.

plète sincérité des témoignages ; ce procédé est celui du duc de Saint-Simon, qui consiste à dire tout ce qu'on pense sur ses contemporains et à ajourner la publication de ce qu'on a écrit à l'époque où les personnes dont on parle n'existeront plus.

Mais il ne faut pas, néanmoins, comme on l'a fait au détriment de M. de Chateaubriand, se méprendre sur le principal motif de la détermination de Saint-Simon, et opposer avec trop de complaisance la délicatesse de sa prétendue sollicitude pour le repos de ses survivants à la brutale indifférence de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*. L'âpre censeur du dix-septième siècle, bien autrement impitoyable que M. de Chateaubriand, s'est exprimé assez clairement dans son introduction, pour qu'il ne soit pas permis de se tromper sur l'objet capital de sa sollicitude. Après avoir établi que la charité, suivant lui, non-seulement permet d'attaquer les méchants, mais exige que ceux qui sont établis en des administrations publiques soient éclairés sans ménagement sur les personnes et sur les choses, il reconnaît, il est vrai, que l'histoire, quand elle n'attaque et ne révèle que des gens morts, offre cet avantage que la vérité y paraît sans inconvénients et dans toute pureté ; mais il ne laisse aucun doute sur le genre d'inconvénients qui le préoccupe le plus, car il ajoute immédiatement :

“ La raison de cela est ; celui qui écrit l'histoire de son temps, qui ne s'attache qu'au vrai, qui ne ménage personne, se garde bien de la montrer. Que n'aurait-il point à craindre de tant de gens puissants, offensés en personne ou dans leurs proches par les vérités les plus certaines et on même temps les plus cruelles ! Il faudrait donc qu'un écrivain eût perdu le sens pour laisser soupçonner seulement qu'il écrit. Son ouvrage doit mûrir sous la clef et les plus sûres serrures, passer ainsi à ses héritiers, qui feront sagement de laisser couler plus d'une génération ou deux, et de ne laisser paraître l'ouvrage que lorsque le temps l'aura mis à l'abri des ressentiments (1). ”

N'exagérons donc point ce prétendu contraste entre la délicatesse du duc de Saint-Simon et l'indélicatesse de M. de Chateaubriand. Ce que le premier voulait avant tout, c'est ce qu'aurait voulu comme lui le second, s'il l'avait pu, c'était mettre son ouvrage à l'abri des ressentiments ; et, certes, s'ils eussent paru dans les mêmes conditions que les *Mémoires* de Chateaubriand, les *Mémoires* de Saint-Simon, où tant de personnes sont l'objet, non pas seulement d'appréciations plus ou dédaigneuses ou injustes, mais des imputations les plus noires et les plus déshonorantes, ces *Mémoires* eussent soulevé contre leur auteur des récriminations à la fois bien plus légitimes et bien plus ardentes. Qu'on félicite, si l'on veut, Saint-Simon d'avoir, en ajournant la publication de ses attaques, esquivé la riposte de ses adversaires, ou empêché la défense de ses victimes ; mais qu'on ne lui fasse pourtant pas un trop grand mérite d'avoir pu, sans péril pour sa mémoire, attaquer la mémoire de tant de personnes ; qu'on ne fasse pas surtout à Chateaubriand un trop grand crime de n'avoir pas eu le même bonheur en gardant bien plus de mesure dans ses attaques, car, si le mode de publication adopté par Saint-Simon est le plus convenable, il est incontestablement aussi le plus avantageux pour l'accusateur. Du moment où les vivants sont complètement

désintéressés dans la querelle qu'un mort fait à des morts, ils permettent tout à l'assaillant, pourvu qu'il ait de la passion et du talent. Ses violences de plume les plus outrageantes ou les plus iniques sont mises sur le compte de sa bonne foi, ses vanteries les plus exorbitantes deviennent un trait essentiel et intéressant de son caractère ou de son temps, l'âpreté de ses rancunes et de ses prétentions froissées se confond à distance avec l'expression éloquent de sa vertu indignée. C'est en vain que quelques contemporains de ce mort, prévoyant peut-être les coups que le vivant leur prépare dans le secret, nous mottent d'avance en garde contre lui. C'est en vain que le marquis d'Argenson, par exemple, nous dira en nous parlant de Saint-Simon : “ C'est un petit *boudrillon*, un petit dévot sans génie et plein d'amour-propre, c'est un caractère odieux, injuste et *anthropophage*. ” La postérité n'en croit rien, et nous pensons qu'elle a raison de n'en rien croire. Elle n'adopte cependant pas pour cela tous les jugements de Saint-Simon, pas plus qu'elle n'adoptera tous ceux de Chateaubriand ; elle sait se délier de son témoignage quand il est dicté par la haine, la jalousie, la vanité blessée, ou contrarié soit par d'autres témoignages, soit par les faits. Mais ses injustices, même les plus évidentes, ne soulèvent contre sa mémoire aucun mouvement de haine et encore moins de mépris.

Il n'en est plus de même lorsqu'un mort est assez téméraire pour s'attaquer à des vivants : en même temps qu'il se donne les fâcheuses apparences de l'impunité, il a en vérité tous les désavantages de l'impuissance et de l'abandon, et il prépare à sa renommée un rude assaut, car il a contre lui non-seulement tous ceux qu'il attaque, et leurs familles et leurs amis, mais il est exposé à voir se ranger parmi ses adversaires tous ceux qui s'attendaient à figurer avec éloge dans son œuvre posthume, et qui n'y figurent pas ; il se fait même des ennemis de ceux qui, s'y trouvent insuffisamment loués, lui gardent rancune de sa parcimonie comme d'une criante iniquité. Il peut compter encore que ses contemporains, qui écriront après lui leurs *Mémoires*, soit qu'ils aient des griefs personnels, soit qu'ils n'en aient pas, se laisseront, en parlant de lui, influencer plus ou par la disposition de tant de personnes à le juger sévèrement. Le petit nombre d'hommes qui ont gardé à ce glorieux mort un souvenir respectueux et désintéressé, ne pouvant méconnaître qu'il est souvent injuste et que, quand il est juste, il est offensant, n'osent pas lutter contre la réaction d'injustice et de dédain dont il est à son tour l'objet, de crainte de passer pour complices de ses torts. Et qui voudrait se compromettre pour un mort, si illustre qu'il soit, quand ce mort s'est mis en dehors de tous les partis, et ne peut être appuyé par aucun d'eux, quand il est très-mal vu dans le monde et quand il a des torts à se reprocher ?

Pour résister à tous les désavantages de cette situation, il eût fallu à l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* un grand succès devant le public. Le public, en effet, a pris souvent sous sa protection des ouvrages sans valeur en eux-mêmes et aussi injustes que peuvent l'être les pages les plus injustes des *Mémoires d'outre-tombe*. Qui ne se souvient, en effet, ou plutôt qui n'est étonné aujourd'hui de l'éclatante popularité obtenue jadis par ces tristes pamphlets signés Timon, si laborieux, si grimaçiers dans leur violence et au fond si dénués d'équité ?

(1) *Mémoires du duc de Saint-Simon*, Introduction, p. 18, édition Delloye.

Mais, après l'amer chagrin de ne pouvoir ajourner l'apparition de son livre, l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* était destiné à en subir un autre non moins amer. Lui, qui avait tant soigné pendant sa vie et l'a-propos et le mode de ses publications, devait être condamné à mourir avec l'idée que son ouvrage de prédilection paraîtrait sous un mauvais jour, à une mauvaise heure, dans les conditions les plus contraires à un succès : la société d'actionnaires qui le lui avait acheté moyennant une rente viagère, trouvant qu'il vivait trop longtemps et désireuse de rentrer dans ses fonds, imagina de vendre d'avance à un journal l'œuvre qu'elle avait achetée d'avance, en conférant à ce journal le droit d'imprimer découpé en feuilletons, un ouvrage essentiellement incompatible avec ce mode de publication : car cet ouvrage, dénué d'intérêt romanesque proprement dit, ne présentait aucun de ces artifices d'arrangement de coupure et de surprises qui font lire les feuilletons ; ayant été composé à des époques et sous des impressions très-différentes, il offrait une certaine incohérence de tons dont l'effet ne pouvant être atténué que par une publication simultanée et complète, laquelle aurait atténué également le caractère offensant des attaques qui s'y trouvaient dirigées contre des personnes encore vivantes.

L'illustre vieillard, désespéré de l'abus qu'on faisait de sa situation, refusa de reconnaître ce marché. Il inséra dans son testament une protestation formelle à ce sujet, espérant que ses héritiers pourraient mettre obstacle à ce mode de publication ; son opposition était apparemment mal fondée en droit, puisqu'il n'y fut pas donné suite, et, pour comble de malheur, l'époque de sa mort permit de commencer cette longue découpe de son œuvre dans les derniers mois de 1848, c'est-à-dire au milieu d'une crise sociale qui ébranlait toutes les existences. Des lecteurs affairés, vivant dans l'anxiété du lendemain, parcourant à la hâte, sur la table d'un café, le journal la *Presse*, pour y chercher des nouvelles de l'émeute de la veille, de l'état de la rente, des chances de la république rouge et de la république modérée, se virent poursuivis chaque matin par un beau morceau de prose tantôt pittoresque, tantôt lyrique, tantôt philosophique, par des pages plus intéressantes comme œuvre d'art ou comme expression énergique et originale d'un caractère que sous le rapport de la nouveauté historique, où Chateaubriand leur parlait de l'aurore, de la lune, du printemps, de la mer, des forêts, de ses rêves de jeunesse, des vicissitudes de sa vie, de la fuite des ans et de la vanité des choses humaines, et cela chaque jour pendant dix-huit mois : c'était là faire prendre en grippe la prose de Bossuet lui-même. Le volumineux manuscrit était à peine déroulé à moitié que déjà la masse du public demandait grâce, déclarant que cet ouvrage tant vanté ne valait pas le moindre roman de M. Alexandre Dumas ; et, lorsque les trois derniers volumes vinrent soulever contre la mémoire de l'auteur des animosités passionnées, ces repréailles intéressées, quoique légitimes, trouvèrent un public d'autant mieux disposé à les accueillir que le coupable l'avait ennuyé.

Cependant, dès que la France ne fut plus en proie aux préoccupations dévorantes de 1848 et 1849, dès que les *Mémoires d'outre-tombe* ne s'imposèrent plus découpés en feuilletons, mais se présentèrent en volumes, de manière à pouvoir être appréciés dans l'ensemble des défauts et des qualités qui les distinguent, le public commença à y revenir, quoique lentement, car une

persistance de mauvaise étoile pour l'auteur avait poussé les éditeurs à étendre en douze volumes, à grand renfort de papier blanc et de pièces justificatives inutiles, et à vendre par conséquent à un prix très-coûteux un ouvrage qui pouvait facilement être imprimé en six volumes. Malgré ce grave inconvénient, l'édition, tirée à un nombre d'exemplaires, ne s'en est pas moins écoulée tout entière, et voici qu'on vient d'en faire une nouvelle édition en six volumes, beaucoup moins coûteuse que la première, et qui, nous n'en doutons pas, s'écoulera beaucoup plus rapidement, parce qu'avec tous ses défauts le dernier ouvrage de M. de Chateaubriand est encore de force à enterrer bon nombre de productions qui se croient immortelles (1).

IV.

Tandis que le public lettré, le vrai public de M. de Chateaubriand, revenait peu à peu aux *Mémoires d'outre-tombe* en les lisant avec continuité, la critique avait pris, à l'égard de cet homme illustre, un pli auquel il lui était plus difficile de renoncer. Les uns trouvaient qu'il était dur de se priver du plaisir naturel de dire enfin son fait à un homme pour lequel on avait si longtemps épuisé toutes les formes du panégyrique. Les autres, ne pouvant pardonner à l'auteur ses injustices à l'égard du gouvernement de Juillet, étaient décidés à ne laisser échapper aucune occasion de lui rendre guerre pour guerre. Il est manifeste que les violences de M. de Chateaubriand contre les hommes et les choses de 1830 constituent la partie la plus faible de ses *Mémoires*, car ici il n'accorde rien à ses adversaires, et il est plus occupé de les attaquer que de les juger (2) : quoique même dans cette partie il ait montré une sagacité politique justifiée par les événements, en persistant jusqu'au bout à annoncer qu'un pouvoir, qui croyait avoir pour lui toutes les chances de durée, ne parviendrait pas à s'affermir sur le terrain étroit où il s'était placé ; quoique, en un mot, il ne soit pas sans intérêt de le voir écrire, au milieu des prospérités apparentes de la monarchie de Juillet, cette phrase : "Tout cet ordre de choses impossibles et contradictoires périra dans un temps plus ou moins retardé par des cas fortuits." On peut dire que ce mérite de sagacité tenait plus à sa haine qu'à sa prévoyance, et que de nos jours, d'ailleurs, et dans notre pays, pour prédire la chute d'un gouvernement quelconque, il n'est pas besoin d'une perspicacité surhumaine. De plus, si les événements lui ont donné raison sur un point, ils lui ont donné tort sur d'autres. Parmi ces hommes qu'il détestait comme des remplaçants et qu'il aimait à tenir pour des parjures et des sceptiques, parce que plusieurs d'entre eux, ayant servi comme lui la branche aînée des Bourbons, n'avaient pas cru devoir

(1) Il serait bien à désirer que cette édition nouvelle des *Mémoires d'outre-tombe*, que nous ne connaissons pas, fut purgée d'un assez grand nombre des fautes typographiques qui nuisent à la première.

(2) Il faut pourtant bien reconnaître aussi, pour dans le vrai, que le gouvernement de Juillet, composé d'anciens administrateurs très-enthousiastes de M. de Chateaubriand, pendant sa période d'opposition de 1824 à 1830, prouva un peu durement à l'illustre écrivain qu'il s'inquiétait peu d'encourir sa haine, lorsque, dans une circonstance dont nous reparlerons, il traita ce glorieux vieillard avec une brutalité maladroite, inutile, et d'autant plus choquante, qu'elle émanait d'un gouvernement de lettrés et de libéraux.

s'engloutir comme lui dans son naufrage; parmi ces hommes qu'il déclarait prêts à s'attacher indifféremment à toutes les causes triomphantes, il s'en est rencontré à la vérité quelques-uns qui ont prouvé qu'il ne s'était pas trompé sur eux, mais il s'en est rencontré aussi un certain nombre qui ont noblement démenti ses prévisions injurieuses, et qui aujourd'hui le forceraient lui-même, s'il vivait encore, de reconnaître que, pour avoir jadis préféré des institutions à une race, ils n'étaient pas devenus les serviles adorateurs du succès. Et, à mesure que la splendeur militaire prenait chez nous le pas sur la splendeur civile, ces hommes, derniers représentants d'un ordre de choses inverse, ont grandi par l'effet même de leur chute; ils sont, pour les générations nouvelles, ce qu'étaient, pour nos devanciers de la Restauration, les vieux généraux de l'Empire. Ceux-là réveillaient des souvenirs de gloire, ceux-ci raniment aujourd'hui dans les âmes des souveurs de liberté.

De même, si l'on ne peut refuser à l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* le sentiment très-vif d'un des côtés faibles de cette monarchie de Juillet, trop prudente avec l'étranger, dans un temps où le progrès des lumières et de la philosophie n'empêche pas encore les gouvernements les plus éclairés de proportionner l'aménité de leurs procédés respectifs à la crainte qu'ils s'inspirent mutuellement, il est difficile, aujourd'hui, de prendre au sérieux les tirades véhémentes de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* contre la tyrannie de Philippe, les prétoriens de Philippe, et l'abomination des lois de septembre.

Mais, en faisant la part de ces erreurs, n'est-il pas naturel de demander à des critiques éminents de ne pas refuser tout mérite et toute justice à un des hommes les plus illustres de leur siècle, par ce seul motif qu'il s'est attribué trop de mérite et qu'il a jugé sans équité les institutions ou les personnes qui leur sont chères? Si l'on voulait seulement se souvenir du ton violent, amer et dénigrant qui régnait dans l'opposition de toutes les nuances à l'époque où M. de Chateaubriand écrivait les pages qu'on ne peut pas lui pardonner, on reconnaîtrait que ces pages ne sont que l'écho de ce qui alors se disait ou s'écrivait partout, et qu'elles diffèrent très-peu d'une foule de discours prononcés à la tribune ou d'articles écrits dans les journaux par bien des hommes avec lesquels on s'est réconcilié depuis et pour lesquels on professe une considération, d'ailleurs très-motivée. Pourquoi donc une rancune éternelle serait-elle exclusivement réservée à la mémoire de Chateaubriand? ceux qui le remplaçaient ont été remplacés à leur tour; sont-ils bien sûrs, s'ils laissent des Mémoires sincères sur leurs successeurs, de les apprécier toujours avec justice?

Si le mal que M. de Chateaubriand a pu faire aux hommes respectables qu'il a attaqués était un mal sans remède, on comprendrait qu'il fût à son tour l'objet d'éternelles rigueurs. Mais rien n'est plus commun, rien n'est, on peut le dire, plus banal dans l'histoire que l'injustice entre des adversaires ou des rivaux. La postérité ne s'en étonne, ni ne s'en offense, elle écarte sans peine les témoignages faussés par la passion, elle ne juge ni Henri de Rohan d'après Richelieu, ni Richelieu d'après Henri de Rohan, ni Rousseau d'après Voltaire, ni Voltaire d'après Rousseau; mais elle n'a jamais fait un crime ou un déshonneur à un homme irrité d'avoir méconnu les qualités de son ennemi. Elle écartera donc, pour juger M. de Chateaubriand, tous ses sentiments

d'animosité personnelle, si légitimes qu'ils puissent être, qui, directement ou indirectement contribuent beaucoup à la défaveur dont sa mémoire est depuis treize ans l'objet; elle écartera aussi cet autre sentiment non personnel, mais qui, pour être plus général, n'est pas plus équitable, le sentiment qui fait qu'une nation à laquelle un homme a imposé une admiration prolongée pendant cinquante ans, éprouve le besoin de se délasser de cette sorte de gêne en passant d'un extrême à l'autre, et brûle avec plaisir ce qu'elle a trop longtemps adoré.

V.

Quand cette postérité plus lointaine, plus désintéressée, et par conséquent plus juste, prononcera son arrêt sur M. de Chateaubriand, elle n'aura pas d'ailleurs à considérer comme autant d'adversaires tous les survivants de cet homme illustre. Si la mémoire de l'auteur du *Génie du Christianisme* est aujourd'hui très-attaquée, elle n'est pas cependant restée sans défenseurs. Sans parler du remarquable discours du successeur de M. de Chateaubriand à l'Académie, parce qu'il est convenu que dans un procès les éloges académiques ne comptent pas, nous devons rappeler qu'un de ses exécuteurs testamentaires, un homme éminent, qui aujourd'hui n'est plus, M. Charles Lenormant, a consacré dans ce recueil même un travail étendu, intéressant et utilement consulté par nous, à réfuter les accusations injustes dirigées contre un caractère plus noble qu'aimable, mais foncièrement noble, qu'il avait étudié de près pendant vingt ans. Nous pourrions signaler encore des pages élégantes et judicieuses de M. de Pontmartin, publiées aussi dans ce recueil et desseinées à combattre également cette espèce d'épidémie de malveillance dédaigneuse qui règne au sujet de M. de Chateaubriand. Nous pourrions rappeler enfin deux volumes de M. de Marcellus qui ont leur mérite, mais où l'on aimerait cependant à trouver un peu moins de facilité dans les concessions faites par l'auteur aux adversaires de l'homme illustre qu'il a l'intention de défendre; mais nous avons hâte d'arriver à un ouvrage qui est une véritable bonne fortune pour cette glorieuse mémoire en même temps qu'il est un témoignage éclatant de sa vitalité. Tandis que l'esprit de dénigrement se complaisait à annoncer que la gloire de Chateaubriand s'en allait en fumée, un illustre et cloquent écrivain l'estimait encore assez solide pour lui consacrer tout un volume; tandis que des censeurs impitoyables demandaient avec dédain comment on pouvait prendre au sérieux l'influence de Chateaubriand sur son siècle, M. Villemain, commençant une série d'études sur les hommes qui ont fait, au dix-neuvième siècle, la gloire des gouvernements libres et représenté puissamment l'action de l'intelligence sur l'opinion, ne trouvait pas de nom qui vint se placer aussi naturellement en tête de sa liste que le nom de Chateaubriand; et, sans se soucier des erreurs passagères de ce bataillon de critiques contre lequel M. de Fontaines défendait autrefois les *Martyrs*, il nous disait: "Ce que n'ont fait ni Fox, ni Burke, ni Canning, M. de Chateaubriand l'a fait! Il a changé dans l'ordre moral une partie des opinions de son siècle; il a ramené la littérature à la religion et l'esprit religieux à l'esprit de liberté: une influence à la fois si forte et si variée ne s'exerce pas sans un don supérieur, sans une puissance originale. M. de Chateaubriand, il faut le

reconnaître, a été rénovateur dans l'imagination, la critique et l'histoire; par là, une grande place lui sera conservée, malgré ses propres erreurs et les vicissitudes du temps (1)."

Cependant les faits répandus dans les *Mémoires d'outre-tombe*, les contrôlant, les discutant à l'aide de documents particuliers, inédits et intéressants, mêlant à une exposition lumineuse et échauffé par les sentiments les plus généreux des jugements dont l'indépendance n'altère jamais le respect dû à un caractère élevé, à un grand génie, à une gloire éclatante, M. Villemain nous semble avoir écrit l'ouvrage le plus propre à donner le ton à la critique relativement à M. de Chateaubriand. Ce n'est pas que nous prétentions que ce bel ouvrage ne soulève aucune objection et ne laisse plus rien à dire sur l'homme auquel il est consacré; nous y avons trouvé plus d'une appréciation de détail où M. Villemain, influencé peut-être un peu à son insu par les réprésailles ardentes dont M. de Chateaubriand a été l'objet, nous paraît dévier plus ou moins de sa ligne ordinaire, qui est celle d'une stricte équité. Nous sommes également loin de penser que le mérite éclatant de ce livre diminue en rien la valeur des belles parties du travail considérable de M. Sainte-Beuve sur le même sujet. — Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre, et, sur un point important, le premier, celui de M. Villemain, rectifie utilement le second.

M. Villemain s'est attaché principalement à exposer le rôle public de M. de Chateaubriand: même en l'étudiant comme écrivain et avant qu'il fût devenu un homme public, il l'a étudié dans son influence sur le goût ou les idées de ses contemporains plutôt que dans ses ouvrages et dans l'intimité de ses procédés de composition; en un mot, l'analyse littéraire proprement dite est subordonnée dans son travail aux développements et aux discussions historiques. Le grand mérite du travail de M. Sainte-Beuve consiste, au contraire, dans l'application qu'il fait au génie littéraire de M. de Chateaubriand de ce talent de dissection qui lui est particulier, talent un peu minutieux quelquefois, mais pénétrant, animé, original, et qui sait associer, dans l'occasion, à une rare sagacité analytique, une puissance de généralisation très-remarquable surtout dans certains chapitres de ce dernier ouvrage.

En appréciant le caractère de M. de Chateaubriand, M. Villemain, sans exclure absolument les détails familiers propres à faire connaître l'homme, a pris surtout son sujet par le grand côté; il ne s'est cru ni obligé, ni même autorisé à chercher des documents sur un glorieux confrère d'Académie auprès de telle ou telle dame qui, par une bizarrerie peu commune en pareille matière, éprouverait le besoin de se vanter publiquement d'avoir eu pour la vieillesse de M. de Chateaubriand des complaisances illimitées et de nous initier elle-même à tout le détail de ces complaisances. M. Sainte-Beuve a pensé au contraire, et nous discuterons plus loin son opinion, que ces sortes de révélations, quoique difficiles à établir d'une manière authentique puisqu'elles reposent sur un seul témoignage appartenaient néanmoins à la critique, à l'histoire, et devaient entrer pour quelque chose dans le jugement de la postérité sur M. de Chateaubriand. A ces détails *trop intimes*, M. Sainte-

Beuve a joint un assez grand nombre d'anecdotes ou de réflexions détachées, dont la plupart lui avaient déjà servi dans ses *Causeries du lundi*; il a fait en un mot, pour compléter ses deux volumes, ce qu'il reproche finement quelque part à M. de Chateaubriand d'avoir fait dans la *Vie de Rancé*, il a vidé tous ses tiroirs. Il se peut que ce fouillis de menus propos spirituels et malicieux dont il a comme encadré et même parfois un peu bourré de très-beaux chapitres d'esthétique, ait contribué à attirer et à retenir une partie du public moins disposée à goûter le vrai mérite de son livre; mais ce que l'ouvrage a gagné d'un côté, nous croyons qu'il l'a perdu de l'autre, et, dans tous les cas, il est certain que cette tendance fâcheuse à rapetisser une grande figure trouve un correctif salubre dans l'ouvrage de M. Villemain.

Il est certain également qu'il y a dans le fait seul de ces deux publications un argument de quelque valeur à opposer à ceux qui se persuadent modestement que la gloire de Chateaubriand n'est qu'une longue mystification dont leur plume est appelée à faire justice.

Si ces terribles démolisseurs voulaient bien réfléchir que, malgré les douze volumes que l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* nous a laissés sur lui-même, et les innombrables articles engendrés par ces douze volumes; malgré les deux volumes publiés par M. de Marcellus; malgré les deux volumes des *Souvenirs sur madame Récamier*, où M. de Chateaubriand tient la plus grande place, et qui ont eu quatre éditions, il se trouve encore deux écrivains aussi considérables que MM. Villemain et Sainte-Beuve, qui n'hésitent pas à composer et à publier de nouveaux ouvrages sur le même sujet; si ces hommes de l'avenir, si dédaigneux pour l'auteur du *Génie du christianisme* et pour le puissant publiciste de la Restauration, voulaient bien chercher parmi les morts illustres de leur pays et de leur siècle quel est celui qui, en dehors de Napoléon, a fait noircir plus de papier dans les treize ans qui ont suivi son décès, ils seraient peut-être contraints de s'avouer à eux-mêmes que notre siècle ne se débarrassera pas aussi facilement qu'ils aiment à le croire de la renommée de Chateaubriand.

Qu'ils nous permettent donc, en nous appuyant à notre tour sur le témoignage de M. Sainte-Beuve, dont ils abusent, en combattant au besoin ce témoignage par l'autorité de M. Villemain, en nous aidant aussi de nos impressions, de nos informations et de nos souvenirs personnels, d'examiner, après eux, la question de savoir si, comme ils le disent, il ne restera de M. de Chateaubriand écrivain que quelques belles pages; si, en politique et en religion, il ne fut qu'un charlatan, et dans sa vie privée qu'un égoïste. Nous ne prétendons nullement qu'il n'ait jamais été coupable de charlatanisme et d'égoïsme; toute notre ambition serait d'obtenir qu'on voulût bien reconnaître que l'absolue sincérité et l'entière abnégation sont rares, même de nos jours, et que si la perfection de ces deux vertus a manqué à M. de Chateaubriand, sa vie et son caractère offrent encore assez d'exemples de désintéressement, de délicatesse et de dignité, pour qu'une époque, même aussi vertueuse que la nôtre, puisse garder pour lui quelque respect et trouver quelque profit à imiter le plus possible ce que la justice l'oblige au moins d'honorer.

LOUIS DE LOMÉNIE.

A continuer.

(1) La Tribune moderne, 1re partie.—M. de Chateaubriand, sa vie, ses écrits, son influence littéraire et politique sur son temps, page 554.

FEUILLETON :

UN PROJET D'AVENIR.

VIII

DIPLOMATIE.

M. Jerson, resté seul, avait commencé par transporter son siège en face du dormeur ; puis il se rassit et suivit de son œil clignotant toutes les phases du réveil de celui-ci. M. de Plainville, qui se croyait bien seul, poussait des Ah ! ah ! inarticulés, s'étirait et bâillait les yeux fermés " Aïe ! aïe ! " cria-t-il tout à coup avec une grimace de douleur et en portant vivement la main à ses genoux, qu'il avait déplacés sans y penser.

— La goutte se réveille aussi, il paraît ? dit M. Jerson en riant.

Au son de cette voix, M. de Plainville ouvrit brusquement les yeux.

— Tiens, c'est vous ! dit-il ; y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— Ma foi, je n'ai pas songé à consulter ma montre quand je suis entré. Ce que je sais, c'est que vous dormiez les poings fermés, et que vous ronfliez d'une superbe manière. C'est une musique qui fait plaisir à entendre, savez-vous, que celle-là : cela annonce un sommeil de bon aloi ; et, pour un médecin, il n'est pas de point d'orgue qui vaille un ronflement tel que celui que vous venez de soupirer à mon oreille. Si vous me voyez près de vous, c'est parce qu'on m'a dit que votre somme durait depuis longtemps, et j'ai attendu. Je tenais à vous demander ce que vous pensiez de ce changement qui est la nouvelle du jour.

— Quel changement ? quelle nouvelle ?

— Et parbleu ! le remplacement du général Canrobert par le général Pélissier.

— Ah ! vous arrivez donc enfin à vous intéresser un peu à la politique, docteur ?

— Sans doute ; est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui est vraiment intéressant ?

— Pas toujours, pas toujours ! Vous êtes, vous et l'abbé Duclou, les plus pitoyables politiques que je connaisse.

— Merci, je n'en suis pas moins très-ému de cette nouvelle.

— Mais ce que vous m'apprenez là n'a rien de nouveau ; ne vous entêtez donc pas à le croire. Mon journal parle de ce changement depuis près de huit jours. Où Blanche a-t-elle donc mis celui d'hier ? elle m'en a lu un fameux article, à propos de cette rumeur qui n'est pas fondée, je l'espère. Je voudrais que vous en prissiez connaissance.

— C'est inutile, dit M. Jerson, qui détestait cordialement la politique et les journaux politiques, et qui voyait

parfaitement la gazette demandée à demi déployée sur la table à ouvrage de Blanche ; dites-moi en somme ce qu'il contenait.

— Non, non, ces choses-là ne se résument pas, et je ne serais pas d'ailleurs fâché de l'entendre relire. Où donc cette petite fille a-t-elle posé ce journal ? il n'est pas sur la cheminée ?

— Non.

— Ah ! mais le voilà devant vous, là docteur, sur la table de Blanche.

M. Jerson se leva, alla prendre la gazette, et commença, sans se faire prier, la lecture de l'article qui lui avait été indiqué. Il le lut jusqu'au bout sans donner aucun signe d'impatience, et écouta, avec une bonhomie inusitée, le discours que pronança ensuite M. de Plainville, et qui, tout émaillé de citations savantes, de détails militaires et de mots techniques, était parfaitement intelligible pour lui. Le vieux colonel, s'animant de plus en plus, fit approcher la table à ouvrage et commença une démonstration complète.

Ce n'était plus un vieillard goutteux, presque impotent, que M. Jerson avait devant les yeux, c'était un général à la tête de son armée : ici était Sébastopol, et un doigt montrait le dé de Blanche, qui représentait le fort le plus avancé de la ville russe ; là se trouvait la mer Noire ; de ce côté le camp français. Pourquoi n'ouvrait-on pas ainsi les tranchées sans tarder ? Et l'écheveau de coton à broder courait à l'entour de Sébastopol comme ces tranchées ouvertes par le hardi génie d'un nouveau chef ; et les bastions, et les tours, et le grand Redan, n'avaient plus qu'à se rendre.

M. Jerson suivait d'un regard presque attentif les rapides évolutions du doigt indicateur, et approuvait de la perruque.

— Vous avez compris, n'est-ce pas, docteur ? dit enfin M. de Plainville, rouge d'animation ; le siège ainsi continué, toutes ces opérations faites avec intelligence et promptitude, et Sébastopol est à nous.

— Je me reprocherais d'en douter un seul instant. Savez-vous que j'admire, et très-sincèrement, votre tactique et votre science militaire ? M. du Pasquier n'a plus cette vigueur, hein ! mais il n'y avait pas en lui, ou je me trompe, l'étoffe d'un officier distingué.

— Non, dit M. de Plainville en se renversant dans son fauteuil ; d'abord il était paresseux, et puis, voyez-vous, il est bon, il est brave, mais pas trop intelligent ; vous avez dû vous en apercevoir.

— Parbleu ! ça saute aux yeux et je ne m'étonne pas que son fils ne soit pas un aigle, tant s'en faut.

— Oh ! Charles est mille fois plus dégourdi que son père ne l'était à son âge.

— Pour dégourdi, il l'est certainement ; c'est un gail- lard qui sait dérouiller les écus de son père, et de la

bonne manière. Je soupçonne même que c'est parce qu'il les déroule un peu trop qu'il a été rappelé.

—Est-il enfin arrivé, docteur ?

—On me l'a dit.

—C'est qu'il est reçu, sans doute.

—Reçu, quoi ?

—Mais avocat ; ne faisait-il pas son droit à Paris ?

Un éclat de rire sonore et prolongé fut la réponse de M. Jerson, qui ne songeait pas à se demander si cette hilarité convenait ou non au Père de Blanche.

—Je ne vois pas ce qu'il y a de plaisant à ce que Charles du Pasquier fasse son droit, dit enfin le vieux colonel avec une certaine rudesse.

—Son droit ! Croyez-vous bonnement, mon cher ami, que ce garçon-là s'occupe de jurisprudence ? allons donc !

—Mais je vous assure qu'il suit des cours.

—Mais je vous assure qu'il n'en suit pas. et je suis certain de ce que j'avance. Songez donc quel vicil étudiant cela ferait ! il a bien vingt-six ans et il est parti pour Paris après son émancipation ; or il en avait alors dix-huit. Par conséquent, il doit être rangé dans la catégorie des étudiants de huitième année ; cela dit beaucoup.

—Qu'importe après tout ? fit M. de Plainville, ce n'est qu'un titre qu'il a la fantaisie de se donner.

—Et qu'il ne se donnera pas ; j'en ai entendu parler par les étudiants ; c'est un triste sire.

—C'est un bon garçon, docteur, un excellent garçon ; qu'il ne soit jamais avocat, je vous l'accorde ; mais il a un titre de la fortune, il se mariera, et on oubliera ses années de droit.

—Hum ! si j'avais une fille, ce ne serait pourtant pas ce mari-là que je lui choisirais.

—Eh bien, j'en ai une, docteur, et...

M. de Plainville s'arrêta et se mit à tortiller ses favoris.

M. Jerson fit entendre un petit rire sec et forcé.

—Allons, achevez, fit-il ; est-ce que je dois prendre au sérieux toutes vos plaisanteries sur son mariage avec Blanche ?

—Rien de plus sérieux, docteur ; il ont été de tout temps destinés l'un à l'autre.

—Tenez, mon cher Plainville, voulez-vous que je vous dise une bonne fois ce que je pense là-dessus ?

—Dites.

—Eh bien, ce serait tout simplement une atrocité.

—Oh !

—Le terme n'est pas trop fort ; votre fille ! mais c'est un ange ; mais toutes les femmes de la ville, les jeunes comme les vieilles, lui rendent cette justice qu'elles vaut mieux qu'elles toutes. Et cette femme à laquelle rien n'a été refusé, car, si Dieu lui a donné la beauté de l'âme, il a fait resplendir sur son visage cette beauté phy-

sique qui n'est que le reflet de l'autre, cette femme pleine d'esprit et de cœur, si douce, si pieuse, si aimante, si dévouée, serait donné à un être insignifiant, à un fat tel que ce Charles du Pasquier !

—Doucement, docteur, doucement ; Blanche est une bonne fille, le vivant portrait de sa mère, j'en conviens ; mais où trouverez vous un mari qui la vaille ?

—Où ? je vais vous le dire. Franchement, Plainville, ne vous est-il jamais arrivé, le dimanche soir, en regardant par-dessus vos cartes votre fille et votre neveu assis et causant, de vous dire qu'entre ces deux êtres également jeunes, également beaux, également bons, il y avait une sorte de lien qu'il serait mal de briser ; qu'en d'autres termes, ils étaient faits l'un pour l'autre ?

—Quelle diable d'idylle me chantez-vous là, Jerson ? s'écria M. de Plainville en riant. Morbleu quelle éloquence ! il est fâcheux qu'elle n'ait pas le sens commun. Non, non, ces belles idées-là ne me sont jamais venues.

—Pourquoi pas ? il n'a pas de fortune, c'est vrai ; mais il a de l'avenir, et je croyais que vous l'aimiez.

—Sans doute, c'est un brave et loyal garçon.

—Alors que trouvez-vous d'extravagant à ce projet ?

—Voulez-vous que je vous réponde catégoriquement ?

—Oui.

—Ce projet est impossible, parce que d'abord je suis engagé avec du Pasquier ; en second lieu, parce que je ne voudrais pas marier ma fille à un lieutenant sans fortune quand elle peut épouser le comte du Pasquier, qui aura vingt mille livres de rentes.

—J'en conviens, au point de vue de la fortune, le parti est brillant ; mais si M. du Pasquier lui déplaisait ?

—Lui déplaire ! Charles du Pasquier ! un ami d'enfance, allons donc ! Elle l'épousera, vous dis-je !

—Elle l'épousera ! c'est facile à dire ; et si cependant elle devait trouver le bonheur dans une autre union ?

—Tant pis, ce serait par caprice, et la parole d'un homme d'honneur vaut mieux qu'une caprice de femme.

—Eh bien, s'écria M. Jerson en frappant de sa canne contre le parquet, si je vois ce mariage se faire, si je la vois ainsi sacrifiée à un homme indigne d'elle, je... tenez, je... Mais ajouta-t-il en se calmant tout à coup Blanche n'est pas mariée, et j'espère que vous changerez d'avis.

—Moi, jamais ! dit le rigide vieillard, et si du Pasquier ne me rend pas la parole que je lui ai donnée, j'aurai un gendre avant la fin du printemps.

—Dieu vous bénisse, vous et votre gendre ! dit le docteur en se levant. Blanche la femme de ce gros rougeaud ! de cet égoïste fieffé ! Adieu, je m'en vais, car je m'emporte et je dirais des sottises.

M. Jerson prit son chapeau et sortit, oubliant, pour la première fois de sa vie, peut-être, de donner une poignée de main à M. de Plainville.

Cette conversation, racontée dans tous ses détails à Blanche par le docteur lui-même, qui s'accusait d'avoir gâté par sa vivacité ce qu'il voulait arranger, lui causa une grande angoisse de cœur et une vive inquiétude, qu'augmentèrent bientôt les fréquentes visites de M. du Pasquier, que son fils accompagnait le plus souvent.

IX

CHEZ LAURE.

—Ma chère, je vous apporte une grande et intéressante nouvelle, dit un matin Lucie d'Arbois en entrant dans la chambre de Laure.

—Et c'est pour cela que je vous vois de si bonne heure, sans doute, dit Laure en mettant ses pieds dans ses pantoufles et en passant son peignoir.

—Mais il est près de neuf heures; allez, on voit bien que vous n'êtes après tout, qu'une Parisienne; quand je ne suis pas prête à accompagner ma mère à la messe de huit heures, elle gronde.

—Ah! que je vous plains! dit Laure en avançant une chaise et en s'asseyant elle-même devant une psyché à miroir ovale placée devant la fenêtre; j'avoue que je suis si paresseuse, que quand je ne dors pas jusqu'à huit heures je suis maussade toute la journée; mais voyons, asseyez-vous, ma chère, et dites-moi votre nouvelle. Je me coifferai seule aujourd'hui, afin de ne pas mettre ma femme de chambre en tiers dans notre causerie; vous permettez, n'est-ce pas?

Et Laure ôta son peigne, qui ne retenait qu'à demi ses beaux cheveux noirs, Lucie regardait d'un oeil d'envie l'opulente chevelure qui ondulait sur les épaules de son amie.

—Que de cheveux! dit-elle, comme ils grossissent la tête! cela doit être gênant!

—Oh! très-génant; mais vous oubliez votre nouvelle.

—Ah! ah! je finirai donc par vous guérir de votre indifférence sous ce rapport.

—Appelons les choses par leur nom, dit Laure en souriant, et dites que vous finirez par me rendre curieuse.

—Curieuse, soit, Blanche se marie.

—A qui?

—Devinez.

—Non, dites vite, je n'aime pas à chercher, je ne trouve jamais.

—Elle épouse M. Charles du Pasquier.

—Celui dont vous lui parliez l'autre jour?

—Oui.

—Ce gros jeune homme qui vient si insolent regarder les gens sous le nez?

—Celui-là même.

Laure allongea dédaigneusement ses lèvres roses.

—C'est acheter cher le titre de comtesse, dit-elle;

mais j'y pense, Blanche niait que ce mariage fût une chose arrêtée; êtes-vous bien sûre que cela soit?

—Parfaitement sûre. Hier j'ai vu M. du Pasquier entrer en grande tenue chez mon oncle de Plainville; or ce bonhomme n'endosse un habit que dans les circonstances tout à fait solennelles; il est tout maniaque et chacun connaît son horreur pour les habits noirs. J'ai pensé qu'il allait adresser une demande en mariage, et je n'ai pas manqué d'aller le soir demander des nouvelles de mon oncle. Alors j'ai bien vu que j'avais deviné juste; mon oncle avait l'air sévère. Blanche était pâle à faire pitié et Albert mordait ses moustache avec fureur.

Laure cessa un instant de lisser ses cheveux et se tourna vers Lucie.

—Et ce sont là les suites d'une demande en mariage? dit-elle.

—Voici où la nouvelle devient intéressante, reprit Lucie avec un mauvais sourire. Je vous l'ai dit, Blanche est une sournoise qui a des secrets.

—Vous me l'avez répété cent fois.

—Et si son père veut qu'elle épouse M. du Pasquier, elle comptait bien en épouser un autre.

—Qui donc?

—Raoul.

—Cela ne me dit rien, qui est Raoul?

—M. de Chailland.

—Ah! je comprends.

—C'était, je vous assure, facile à comprendre, et cependant personne n'a compris. Allez donc dire cela à mon oncle, à ma mère, à tout le monde; ils hausseront les épaules. Il y a des moments où je soupçonne que ma tante avait rêvé ce mariage, et que, si elle ne fût pas morte, le projet formé par mon oncle et M. du Pasquier eût été remplacé par un autre.

—Et comment avez-vous découvert tout cela?

—Comment? mais il n'y avait qu'à regarder les airs de Raoul, de Blanche et de M. Jerson à la partie du dimanche. Ah! j'oubliais de vous dire: celui-là est sûrement dans le secret, c'était l'ami de ma tante, et il aime Blanche à l'adoration.

—Mais, Lucie, d'après toutes vos suppositions, Blanche déteste ce mariage qu'on lui fait faire.

—Sans doute.

—Et elle doit affreusement souffrir!

—Personne ne saura à quel point. Ah! si j'étais à sa place, je sais bien ce que je ferais.

—Que feriez-vous?

—Je désobéirais et j'épouserais Raoul; et vous?

—Et moi aussi, je le crains.

—Pourquoi le craignez-vous?

—Comment, pourquoi? mais cela fait trembler de penser qu'on se marie contre la volonté de ses parents.

—Voilà une réflexion qui me rappelle ma vertueuse

cousine, qui souffre et pleure au lieu de déclarer nettement à son père qu'elle épousera Raoul.

—Pauvre Blanche ! dit Laure avec un soupir.

Lucie éclata de rire.

Laure rougit, et rejetant ses cheveux en arrière :

—Qu'est-ce qui vous fait rire, Lucie ? demanda-t-elle ; est-ce parce que vous devinez que Blanche est malheureuse ?

—Oh ! cela m'est parfaitement égal, c'est votre air sentimental de tout à l'heure qui me donne envie de rire.

—Lucie, dit Laure vivement, vous êtes méchante.

Ce fut au tour de Lucie à rougir, et elle se leva.

—Et vous êtes trop bonne ce matin pour moi, je m'en aperçois, dit-elle. Adieu.

—Restez, fit Laure en la saisissant par son manteau, et pardonnez-moi ma vivacité ; vous n'aimez pas Blanche, moi je l'aime ; aussi ne pouvons-nous pas nous accorder là-dessus ; ainsi parlons d'autres choses, ajouta-t-elle en mettant sa résille. Je vous y verrai et Blanche aussi ; elle doit être charmante en toilette de bal et le soir.

—Il y a des personnes qui la trouvent fade, et puis elle a une manière de se mettre très-originale et très-peu avantageuse, selon moi. Mais vous, Laure, quelle toilette aurez-vous ?

—Voici celle que j'ai demandée : une robe de crêpe rose à deux jupes, la deuxième jupe relevée de chaque côté par des bouillonnés roses faisant pentes : c'est nouveau ; et une coiffure Watteau qui sera composée de roses du Bengale et de feuillage vert clair veiné d'or. Ce sera joli, n'est-ce pas ?

—Oh ! charmant. Vous n'avez rien à me montrer ?

—Non.

—Alors je m'en vais, car il doit être près de dix heures.

—Adieu, dit Laure en lui serrant la main ; impossible d'aller vous reconduire dans ce costume.

—Cela va sans dire. Adieu.

X

SANS DOT.

Séparés par le faite d'un mur couvert d'herbe et de gazon rougeâtre placé entre leurs jardins respectifs, Blanche et M. Jerson causaient. La jeune fille avait laissé M. de Plainville à sa sieste du milieu du jour et était sortie pour jouir d'un pâle rayon de soleil qui perçait à peine le voile de nuages gris et lourds tendu sur le ciel depuis le matin. Le docteur, qui boudait un peu son vieil ami depuis leur dernier entretien, avait entendu la voix de Blanche dans le jardin et il l'avait appelée. Ils étaient montés sur une sorte de terrasse qui s'élevait presque à la hauteur du mur et la conversation s'était engagée.

—Ainsi il ne veut pas en revenir ? disait le docteur.

—Mon Dieu, non ! Il allègue la parole donnée, et vous connaissez mon père : une fois qu'il a pris un engagement, c'est fini.

—Mais voyons, lui avez-vous tout dit ?

—Tout, docteur. Je lui ai retracé cette scène dans laquelle ma mère nous exprima si clairement ses volontés. Je l'ai prié, bien prié, avec larmes. Il regrette, un refus lui coûte, mais il refuse.

Et Blanche appuya son front pâli sur sa main ; le docteur vit qu'elle pleurait.

—Allons, morbleu, fit-il avec embarras ; hum ! voyons, faut-il se décourager ainsi ? et, s'il vous plaît, ne vous asseyez pas sur ce mur humide ; on doit obéissance à son médecin, entendez bien cela. Vos yeux battus, votre air désolé, me donnent assez d'humeur ; il faut que je m'assure que vous n'avez pas de fièvre. Hein ! vous résistez ; donnez-moi votre bras, vous dis-je.

Et, prenant presque de force entre ses doigts le faible bras de la jeune fille, il en écouta les pulsations.

—Là, j'en étais sûr ! fit-il ; j'aimerais mieux une bonne révolte, quelques crises de nerfs, que cette soumission et ces souffrances qu'on cache ; il faut que tout cela finisse ! Avez-vous pris une décision ?

—Mon père me laisse jusqu'à demain pour réfléchir. A quoi bon ? je n'épouserai pas M. du Pasquier.

—Eh bien alors, pourquoi cette tristesse et ces larmes ?

—Parce qu'en même temps il me faut renoncer à Raoul ; mon père déclare qu'il me refusera son consentement, et en cela j'obéirai.

—Quelle diable l'idée ! Que va devenir ce pauvre garçon ?

Blanche passa sa main sur le bras de M. Jerson et fixa sur lui ses yeux pleins de larmes.

—Docteur, dit-elle, —et sa voix tremblait, — quand ce sacrifice sera accompli, vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas, et vous ne me parlerez plus de Raoul ?

—C'est bon, c'est bon, nous n'en sommes pas là, Dieu merci, et je vous prédis qu'un jour ou l'autre vous deviendrez madame de Chailland.

Blanche secoua la tête.

—J'ai d'autres pressentiments, docteur, dit-elle ; ma destinée, vous le verrez, ressemblera en bien des points à celle de ma mère.

—Fadaïses et sottises ! des pressentiments ! Ah ! les femmes ! les femmes ! Rentrez, ma chère enfant, et n'ayez pas d'idées pareilles... Ah ! justement, voici Albert... Albert, je vous recommande votre sœur : il fait froid, emmenez-la.

—Allons, viens, dit le jeune homme.

—L'air me fait du bien, dit Blanche.

—Du mal, vous dis-je, descendez.

—Encore un moment, docteur.

—Pas une minute, descendez.

—Ah ! tu n'obéis pas, Albert, nous allons voir.

D'un bond il se trouva près de sa sœur, et, la prenant dans ses bras, il la porta au milieu de l'allée. Blanche se tourna vers le docteur et lui sourit : une dernière larme, qui tremblait au bord de ses paupières, tomba sur sa joue. Albert la vit et son regard s'alluma.

—C'est encore ce du Pasquier ! dit-il avec fureur. Mais depuis quand force-t-on les gens à se marier malgré eux ? D'abord je n'en veux pas pour beau-frère, et, si mon père s'entête, je lui chercherai querelle, à ce gros Charles, et nous verrons. Bon ! as-tu peur maintenant, que tu me serres le bras si fort ? Parbleu, nous n'en sommes pas encore à user de violence, j'espère ! Mon père sera en définitive pour Raoul, c'est sûr.

Et Albert entraîna sa sœur.

M. Jerson, les voyant partis, descendit de son côté, et sortit après avoir échangé son bonnet grec contre son chapeau et pris sa canne.

« Le docteur a quelque malade en danger de mort, » disaient ceux qui le voyaient passer, sa canne sous le bras et la tête baissée. Le bon vieillard pensait à Blanche, à Raoul, à M. de Plainville, et il se demandait comment tout cela finirait. Comme il traversait le le Champ de Mars, plongé dans ses réflexions, un jeune homme, grand, gros et vigoureux, qui l'arpentait en fumant un cigare, se dirigea vers lui en droite ligne. Le premier mouvement du docteur fut de rebrousser chemin, et puis, se ravisant, il répondit au bonjour du nouveau venu, et, réglant même son pas sur le sien, ils commencèrent de compagnie, dans la large allée qu'entourait circulairement le Champ de Mars, la promenade que le jeune homme faisait seul.

—Vous devenez décidément introuvable, monsieur Jerson, dit le gros jeune homme, et je vous cherchais pour vous dire que je me suis présenté chez vous trois fois.

—Vraiment, monsieur, je suis désolé que vous ayez pris tant de peine ; un médecin fait des visites, et il n'a jamais le temps d'en recevoir.

—Je le vois, parbleu ! Mais voyons, docteur, vous m'appeliez tout simplement Charles autrefois.

—Je vous vois si rarement, jeune homme, qu'en vérité j'en ai perdu l'habitude ; et puis alors vous n'aviez pas une barbe de sapeur et vous n'étiez pas à la veille de vous marier.

—Ah ! est-ce que cela tombe déjà dans le domaine public ? dit Charles du Pasquier en caressant avec complaisance sa longue barbe rousse.

—Vous oubliez que je suis l'ami de la famille de Plainville : je pourrais donc apprendre une nouvelle qui les touche de près sans que toute la ville le sût.

—C'est vrai ; mais je m'ennuie tellement, et je me trouve si fort dépaycé dans ces affreux trou, qu'il n'est pas surprenant que ma mémoire s'en ressente.

—Et pourquoi donc y êtes-vous revenu ?

Le jeune homme se mit à rire.

—Parce que je ne pouvais faire autrement, monsieur. Savez-vous que mon père devient dur à la desserte ? il n'y a pas eu moyen cette fois d'é luder ses ordres.

—Vous n'aviez donc pas l'intention de vous marier ?

—Ma foi, non ; et je suis arrivé ici furieux contre mon père qui m'y forçait. La vue de mademoiselle de Plainville m'a un peu réconcilié avec cette idée. C'est, ma foi, une jolie femme, un peu triste, un peu sentimentale ; mais elle se formera, et le séjour de Paris lui enlèvera vite ce cachet provincial qui l'enlaidit.

—Ah ! vous comptez l'em mener à Paris ?

—Sans doute. Quand on épouse une femme jeune, jolie et riche, qu'on aime soi-même le plaisir, ce n'est pas pour venir s'enterrer en province.

—Riche ! répéta le docteur en regardant le jeune fat avec attention. Mademoiselle de Plainville n'est pas riche.

Il ne s'attendait pas à l'effet que produisirent ces paroles.

Charles du Pasquier s'arrêta, et ôtant son cigare de ses lèvres :

—Vous plaisantez sans doute, monsieur ? dit-il.

—Je ne plaisante pas.

—Mademoiselle de Plainville n'est pas riche ?

—Non.

—Mais elle le sera ?

—Non.

L'agitation du prétendu allait croissant.

—Pourtant j'avais déclaré à mon père que je ne voulais épouser qu'une femme qui eût de la fortune, reprit-il, et il m'a écrit que mademoiselle de Plainville réunissait tous les avantages possibles, en ajoutant que je pouvais m'en remettre à lui pour la question d'intérêt. Voyant cela, je n'ai pas demandé des chiffres, et j'ai mal fait, je le crains. Mais enfin, docteur, puisque vous paraissez si bien informé, vous pourrez me dire, je pense, ce qu'elle aura en dot.

—A peu près rien.

—Ah ! ceci est un peu fort, et je m'aperçois que vous voulez rire. Une femme sans dot ! mais cela ne s'épouse pas.

M. Jerson s'arrêta à son tour, croisa les bras, et regardant le jeune homme en face :

—Une femme comme mademoiselle de Plainville vaut tout l'argent du monde, sachez-le, monsieur, dit-il ; mais, se hâta-t-il d'ajouter, ce n'est pas cela dont il s'agit. Revenons à la manière dont vous l'estimez ; si vous ne l'épousez que pour sa dot, croyez-moi, ne l'épousez pas.

—Mais que diable, elle doit jouir de la fortune de sa mère ?

ANNA ÉDIANZ.

(La suite au prochain numéro.)

UN PEU DE TOUT.

LE LANCIER.

I

Une belle arme, la lance !

De beaux hommes, les lanciers !

La lance ! droite, reluisante, effilée, haute, avec un joli drapeau qui claque au vent !

Les lanciers ! les moins farouches de tous les cavaliers, coiffés élégamment, cambrés en selle, riant et rapides !

J'ai l'honneur de connaître un lancier, un ancien lancier, et de déjeuner quelquefois avec lui dans un café du boulevard.

A toutes les qualités de l'homme du monde et du militaire en retraite, ce lancier joint un appétit considérable.

Sa lance s'est changée en fourchette.

II

—Vous souriez de ma fière prestance à table,—me dit-il l'autre matin, après avoir exterminé une plantureuse entre-côte,—et vous avez raison de sourire.

—Je vous souhaite de porter un jour vos soixante ans comme je porte les miens.

—Et cependant, ce que je suis n'est rien en comparaison de ce que j'ai été.

—Je parle du temps où j'avais l'honneur de servir dans les lanciers...

—Garçon ! qu'est ce que vous allez nous donner maintenant ?

—Dans ce temps-là, j'avais, comme à présent, cinq pieds huit pouces, bonne mesure. J'étais maigre, et je dévorais. Il ne me fallait pas moins de neuf livres de pain par jour ; neuf livres, oui, monsieur.

—Ajoutez à cela que mon gousset était assez mal garni.

—Et vous comprendrez qu'une fois je me sois laissé aller à manger un Saint-Michel.

—Un Saint-Michel ? répétais-je, ébahi.

—Tout entier... avec son dragon.

—Contez-moi donc cela.

—Volontiers, mais après les légumes, répondit judicieusement le lancier.

III

Après les légumes, le lancier commença :

—C'était en 1818.

—De l'histoire, monsieur, de l'histoire ?

—Je venais de passer un congé dans ma famille, aux environs de Rouen.

—La veille de mon départ, mon père me donna une lettre pour un de ses amis, avec lequel il avait fait les

campagnes de la Hollande, sous Pichegru, et qui habitait Gisors, où je devais m'arrêter.

—Gisors, charmante petite ville, située dans le département de l'Eure, renommée pour ses filatures et ses fabriques d'étoffes ; 3,500 à 4,000 habitants.

—Je pris la lettre, et, le lendemain, une diligence de passage me débarqua à Gisors.

—Monsieur, je ne sais pas quel effet produit sur vous la diligence, mais elle me creuse littéralement l'estomac, à moi.

—Le trajet m'avait mis sur les dents.

—Et comme c'était précisément l'heure de la *dinée* pour les voyageurs de la diligence,—qui avait sa destination plus loin,—j'entrai à l'auberge du *Soleil d'Or* où la table d'hôte était servie.

—Je crus cependant devoir m'informer à demi-voix auprès d'une servante :

—Combien coûte le dîner ici ?

—Trois francs, me répondit-elle, et trois francs dix sous avec le café.

—Voilà mon affaire, pensai-je.

—Et je m'assis.

IV

—Je m'assis.

—Ne me faites pas répéter.

—Je m'attablai modestement, sans en avoir l'air, comme quelqu'un qui accomplit une chose toute simple, à côté des autres voyageurs, en disant à mon voisin de droite :

—Pardon, monsieur !

—Et à ma voisine de gauche :

—Pardon, madame !

—On ne se serait douté de rien.

—Ah ! il faut être juste : la table était bien servie.

—Pour Gisors, c'était superbe !

—Il y avait de tout : poissons, entrées chaudes et froides, hors-d'œuvres (je raffole des hors-d'œuvre ; cela doit vous paraître singulier, n'est-ce pas ?), pâtés, rôtis, blanc-manger...

—Et tout cela était sur la table à la fois, dans des plateaux, sur des réchauds, à la portée de chacun, parce que les voyageurs ne pouvaient disposer au plus que de vingt cinq minutes, et qu'il leur fallait se hâter, à cause du proverbe : « La diligence n'attend pas ! »

—Les voyageurs, à qui ce programme était connu, mangeaient gloutonnement et au hasard.

—C'était horrible à voir.

—Pouah !

—Moi, j'y mettais plus d'ordre et de discernement. Voulant épargner de l'embaras aux servantes, j'attirais à moi la plupart des plats et je les nettoyais avec une conscience véritablement exemplaire.

—Il arrivait de temps en temps que maintes bouteilles.

étaient, de ma part, l'objet d'une méprise ; mais avec quelle bonne grâce, reconnaissant mon erreur, je disais à ma voisine de gauche :

“ — Pardon, madame !

“ Et à mon voisin de droite :

“ — Pardon, monsieur !

V

“ On commença à m'apercevoir et à s'inquiéter de moi vers la fin du premier service.

“ Ce ne fût d'abord qu'un léger murmure.

“ — La fille ! dit un gros fermier rougeaud, où sont donc les foies de veau sautés ?

“ — Dame ! répondit celle-ci en me désignant, c'est monsieur qui les a fuis.

“ Elle aurait pu dire aussi bien que c'était moi qui les avait commencés.

“ — Mademoiselle, voulez vous me faire passer les navets au beurre ? disait une vieille dame.

“ — Les navets au beurre ?...

“ Et la servante s'arrêtait en me regardant.

“ J'avais la tête penchée sur mon assiette.

“ Et je mangeais toujours.

“ Je mangeais sans affectation et sans honte.

“ Je mangeais de bon cœur, comme on dit chez nous.

“ Une jolie table d'hôte, ma foi !

VI

“ — Allons, messieurs les voyageurs, en voiture, s'il vous plaît ! en voiture !

“ Puisque vous êtes allé en diligence, vous connaissez ces fatales paroles ; elles sont toujours accueillies par un sourd grognement de révolte et de résistance.

“ On obtient quelquefois cinq minutes de répit.

“ Mais bientôt la même voix, la voix du conducteur, s'élève plus sévère, plus pressante :

“ — Allons, messieurs, en voiture ! en voiture !

“ Les voyageurs se lèvent alors, jetant un regard de regret sur le dessert à peine entamé.

“ Les choses se passèrent ainsi à Gisors.

“ Avec cette différence que, moi, je ne bougeai pas de ma place.

“ Tous mes soins étaient appliqués à la destruction d'un fromage de Livarot.

“ J'adore le Livarot !

“ Le maître de l'auberge, qui était déjà entré sous divers prétextes et qui m'examinait avec inquiétude, vint me frapper sur l'épaule en disant :

“ — Eh bien ! jeune homme, vous n'entendez donc pas ?

“ — Quoi ? fis-je la bouche pleine.

“ — La voiture va partir.

“ — Oh ! moi, je ne pars pas, répondis-je avec candeur.

“ Et étendant le bras, je groupai devant moi les plats du dessert.

VII

“ — Desservez ! desservez ! cria l'aubergiste du *Soleil d'Or* à ses gens.

“ Ce fut un combat désespéré.

“ Nous luttions de vitesse, eux pour ôter, moi pour retenir.

“ Pendant que d'une main je me cramponnais à un saladier de fraises, de l'autre j'atteignais une assiette de macarons.

“ La victoire leur resta.

“ Malédiction !

“ Il n'y eut plus sur la table que la nappe, deux vases de fleurs, et, entre ces deux vases de fleurs, une énorme pièce de pâtisserie fort compliquée.

“ Un objet d'ornement !

“ Une chose faite pour l'œil !

“ Cette pièce, qui figurait une espèce de montagne, était surmontée d'un groupe colorié représentant l'archange saint Michel terrassant un dragon et le perçant de sa lance.

“ La lance, c'était ma partie.

“ Les domestiques étaient sortis d'un air narquois, me laissant seul dans la salle.

“ Seul, c'est-à-dire en tête-à-tête avec le Saint-Michel.

“ Evidemment ils étaient sans méfiance.

“ Ce Saint-Michel me troublait et m'agaçait.

“ J'aurais voulu ne pas le voir.

“ Je comprenais bien qu'il était là surtout pour la parade, pour le spectacle.

“ Mais, d'un autre côté, je me disais que si l'on fait des pâtisseries, c'est pour qu'elles soient mangées.

“ Et que le dinéur a droit de consommation sur tout ce qui se trouve sur la table.

“ Mon hésitation ne dura que quelques minutes.

“ Je fis taire mes scrupules.

“ Je me penchai, et je portai une main sacrilège sur le Saint-Michel.

VIII

Le lancier continua :

“ Je dois ce témoignage à la vérité d'avouer que cet archange était effroyablement dur, les parties de masse-pain en étaient absolument desséchées ; bref, ce n'était pas bon.

“ Pas bon du tout !

“ Mais j'avais faim.

“ L'aubergiste du *Soleil d'Or* entra justement comme j'achevais la ruine de cet édifice.

“ La stupéfaction le cloua au plancher.

“ — Mon saint Michel ! s'écria-t-il.

— Quelque chose de fameux, murmurai-je.

— Et me dirigeant vers lui, qui demeurait les yeux fixés sur mon assiette, entièrement dépourvue de vestiges, je lui mis dans la main le prix de mon dîner, c'est-à-dire une pièce de trois francs.

— Ce que nous appelions autrefois un petit écu.

— Et je sortis fièrement.

— Il me regarda partir...

IX

— A peine avais-je fait trois pas dans la rue que je revins vers lui, afin de savoir l'adresse de cet ami de mon père pour lequel j'avais une lettre de recommandation.

— M. Mauprat ? me répondit-il bourrument, c'est le cafetier de la place ; mais je ne vous conseille pas de vous présenter chez lui aujourd'hui ; toute la maison est sens dessus dessous.

— Et l'aubergiste me tourna le dos.

— Je ne jugeai pas à propos de faire mon profit de son avis désobligeant ; j'allai au café de la place, qui était fermé en effet.

— Mais en tournant autour de la maison, je trouvai une porte ; je montai. Une grande agitation régnait dans l'escalier que remplissait une foule de personnes très bien mises ; et j'eus quelque difficulté à être introduit auprès de M. Mauprat, qui me parut lui-même très affairé.

— Cependant, lorsqu'il eut lu la lettre de mon père, il m'embrassa cordialement, en me disant :

— Parbleu ! vous ne sauriez arriver plus à propos : je marie ma fille aujourd'hui ; vous allez être du diaer.

X

— Mais, objectai-je timidement, c'est que je viens de dîner à table d'hôte.

— Bah ! bah ! s'écria-t-il, ces diners de table d'hôte, est-ce que cela tient au ventre ? D'ailleurs, venez par ici.

— Et me prenant le bras, il me conduisit vers un placard, d'où il tira une bouteille d'eau-de-vie et un grand verre, qu'il remplit jusqu'aux bords.

— Avez-vous cela, me dit-il, et vous aurez bientôt oublié votre dîner.

— Avait-il tort ? avait-il raison ?

— Toutefois est-il qu'après avoir bu je me laissai placer à une immense table en fer à cheval, au milieu d'une centaine d'invités.

— Les parfums d'une soupe homérique achevèrent de me faire perdre la mémoire, et, lorsque le bouilli se présenta, je m'en servis moi-même une énorme tranche en contre-fil.

XI

— Comme vous venez tard, cher ami ! dit derrière moi M. Mauprat à un nouvel arrivant.

— Ne m'en parlez pas ! j'ai été retenu jusqu'à présent par un animal, une espèce d'anthropophage... Un peu plus, il engloutissait ma table et mes chaises.

— A cette voix, je me retournai, et j'aperçus l'aubergiste du *Solcal d'Or*.

— Il me reconnut, et pensa défaillir en me voyant aux prises avec le bouilli.

— Qu'avez-vous ? lui demanda M. Mauprat.

— C'est lui ! dit l'aubergiste d'une voix étranglée.

— Qui, lui ?

— Celui qui a mangé mon Saint-Michel.

— On le plaça à côté de moi ; et pendant tout le festin, il ne cessa de pousser des exclamations d'étonnement en me regardant.

— Je finis par ne plus m'occuper de cet imbécile, et par faire honneur au repas, qui fut magnifique comme la plupart des repas de noce en province.

— Vous en savez quelque chose, vous aussi, mon gaillard.

— Et maintenant que je vous ai conté l'histoire du grand Saint-Michel, à votre santé !

Une belle armée, la lance !

De beaux hommes, les lanciers !

CHARLES MONSELET.

* * *

Adolphe Gaiffe et Armand Baschet visitaient les bords du Rhin.

Dans un des burgs les plus formidables qui dressent leurs tours démantelées après Oberlanstein, le guide leur montra une immense cheminée.

— C'est là, dit-il, qu'on faisait cuire un bœuf tout entier.

— Pourquoi donc, demanda Baschet, ne sert-on plus des bœufs tout entier ?

— Mon cher, répondit Gaiffe, c'est qu'aujourd'hui les pommes de terre seraient trop petites.

* * *

Calino est enfoncé.

Hier, Albéric Second a rencontré le jeune Hamburger au coin de la rue Lepelletier et de la rue de Provence.

Hamburger se tenait debout sur le trottoir, une lettre à la main, et versait des larmes abondantes.

— La boîte aux lettres est en face de vous, chez l'épicier, lui dit Albéric.

— Ce n'est pas la boîte aux lettres qu'il me faut, répondit Hamburger. Cet égout, dont l'ouverture est à mes pieds, conduit à la Seine, n'est-ce pas ?

— Sans doute !

Hamburger jeta sa lettre.

— Voyez-vous, dit-il, j'écris à mon cousin qui s'est noyé l'autre jour !

MARGUERITE FERMEZ LES YEUX.

MELODIE.

Paroles de M^r Ch. LAFONT.

Musique de M^r le Baron A. de St. PRIEST.

Andante.

CHANT:

La nuit verse d'en haut les pa-vois de ses

PIANO.

ur - - - - nes, Les bruits confus du jour s'a - paient en tout lieu, Voi-ci l'heure où l'es-

saim des fan-tô-mes noc - tur - - - - nes Se dis - per - se dans l'ombre et suit l'or - dre de

6 3 6

Dien; Ja-mais au mi--lieu d'eux le cri-me ne re-po-----se. Ils lui jet-tent au

accell.

a Tempo.

6 6

front leurs on--gles fu--ri--eux.

Vous qui ne con-nais-sez que les son-ges de

accell. a Tempo.

ro-----se, Mar-gue-ri-----te fer-mez les yeux Vous qui ne connais-

sez que les songes de ro - - - se, Mar - - - gué - ri - - - te fer - - - mez les

Rit.

yeux.

Andante.

Vos soleils sont voilés d'amertume et d'alarmes,
 Mais la nuit pour votre âme est pleine de douceur ;
 Vous gagnez avec peine un pain trempé de larmes
 Pour votre vieille mère et votre jeune sœur ;
 Mais vous êtes aimée et vous êtes bénié,
 Et quand vous sommeillez les envoyés des cieux,
 Viennent vous saluer comme autrefois Marie, } *bis.*
 Marguerite fermez les yeux.

L'élu de votre amour, celui qui dès l'enfance
 A senti votre cœur battre à l'appel du sien,
 A rejoint nos soldats sur ces bords que la France
 Innonda tant de fois du plus pur sang chrétien.
 Il reviendra bientôt vous a-t-on dit ? mensonge,
 Ses frères ont pleuré son trépas glorieux.
 Si vous le revoyez ce sera dans un songe, } *bis.*
 Marguerite fermez les yeux.